



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

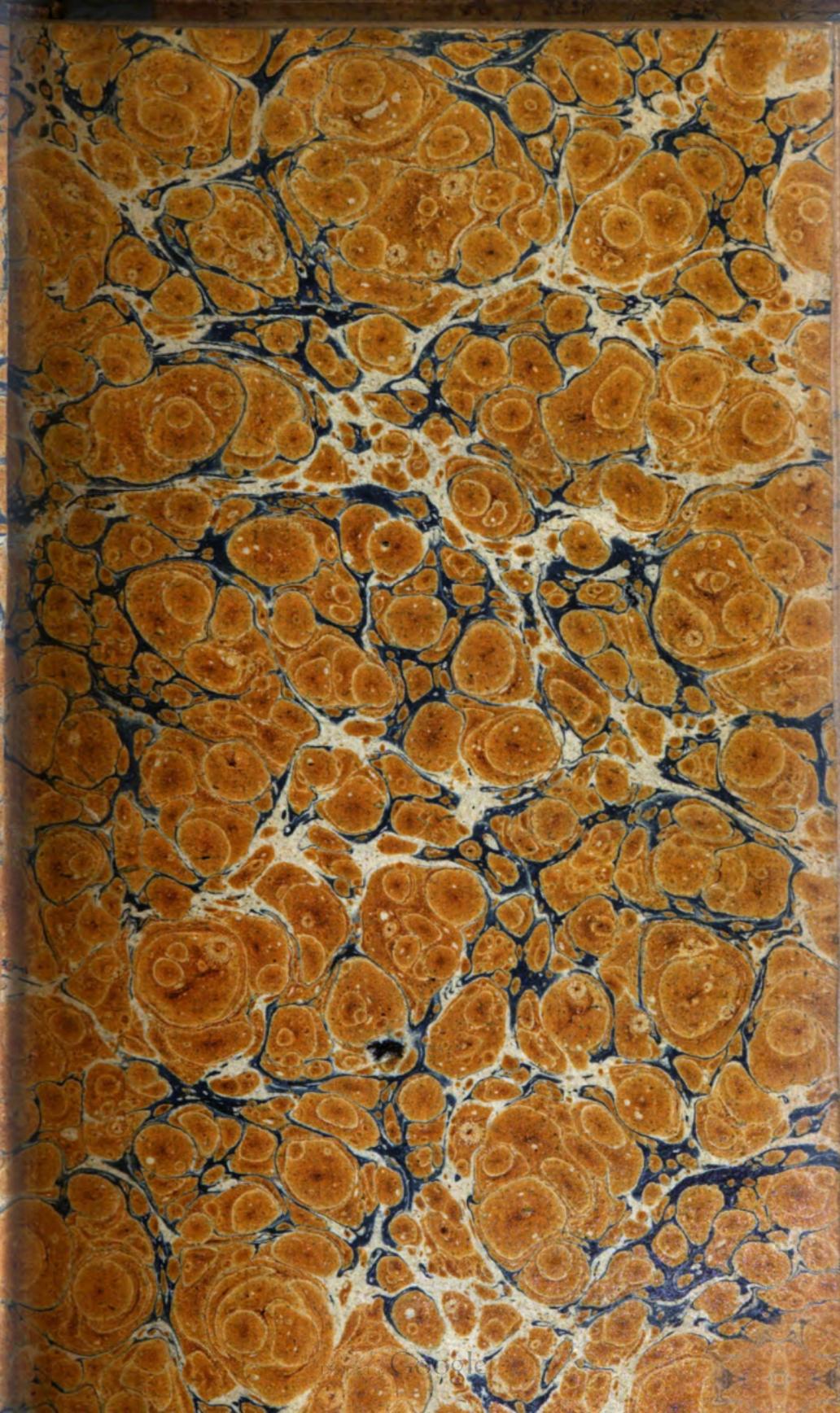
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE

ARTS





113-10057

1000-611

LES PLANTES,

P O È M E.

Par RENÉ-RICHARD CASTEL.



A P A R I S,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, faubourg
Saint-Germain, N.º 1186.

AN 5. — 1797.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

P R É F A C E.

JE ne releverai point ici les avantages de la connoissance et de la culture des plantes. C'est l'objet du poëme que je donne au public. Si mes vers ne parviennent pas à faire aimer davantage la nature , je ne dois pas espérer de mieux réussir dans une préface.

Cet ouvrage a été composé dans l'intervalle de l'an premier à l'an cinq. Il m'a souvent consolé en m'occupant. Qui n'a pas senti plus d'une fois le besoin de se réfugier dans le sein de la nature ! j'y cherchai des distractions qui m'étoient devenues nécessaires , et comme j'ai toujours aimé les plantes , ce fut le premier objet qui s'offrit à ma pensée. Je me félicitai d'abord en songeant qu'elles n'étoient encore le sujet d'aucun poëme ; car les ouvrages en vers que nous avons sur les saisons et même sur les jardins , bien qu'ils parlent de plusieurs végétaux , ne sont pas des poëmes sur les plantes.

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

Après l'instant de satisfaction qui suit une découverte agréable, les difficultés me frappèrent à leur tour. Plus la matière étoit attrayante, plus j'avois à craindre de me laisser entraîner dans un labyrinthe d'arbres et d'arbrisseaux, de plantes terrestres et aquatiques. L'ennui, inséparable du genre purement descriptif, n'eût pas tardé à dérober aux yeux le charme des détails; et le lecteur auroit bientôt demandé à son guide la fin d'une promenade fatigante. Je devois donc, avant tout, établir les rapports sous lesquels il falloit envisager le plus aimable des trois règnes de la nature. L'homme, me dis-je, est destiné à labourer la terre, c'est-à-dire, à cultiver les plantes. Mais des pertes répétées lui font bientôt comprendre que le travail ne suffit pas, et que l'expérience elle-même a besoin d'instruction. C'est sur-tout dans le jardinage, où la culture est plus variée, que cette vérité se fait mieux sentir. Il convient donc, dans un poëme comme celui-ci, de joindre la théorie à la pratique, ou, en d'autres termes,

de réunir l'étude des plantes et le travail qui les a pour objet. Je considérai encore qu'il y avoit dans notre année quatre grandes époques, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, auxquelles la nature départ des productions différentes; et j'en conclus que je devois, à son exemple, diviser en quatre parties les études et les travaux relatifs à ces productions. Ainsi se présentèrent le plan et la division de l'ouvrage.

Après avoir donné, au commencement du premier chant, une idée de l'importance de la botanique, et proposé des modèles pour la distribution d'un jardin, il falloit s'occuper des travaux du printemps. Delà les couches et les soins que demandent les jeunes plantes; l'extirpation des herbes qui les incommodent; la poursuite des insectes et des animaux qui les ravagent: delà encore ces courses studieuses et champêtres que l'on nomme herborisations, et quelques vues des scènes ravissantes que nous présente alors la nature.

L'arrosement est un secours nécessaire aux jardins, et le principal travail durant les chaleurs de l'été. Nulle part cette saison n'étale ses richesses avec plus de magnificence que dans le voisinage de l'équateur. Chez nous, beaucoup de plantes forestières, et presque toutes les plantes aquatiques attendent cette époque pour se montrer dans leur éclat, et revêtues des caractères qui distinguent les genres et les espèces. Tous les végétaux puissamment échauffés montent à leur plus haut degré de vertu, et l'industrie s'empresse de les cueillir pour les besoins et les délices de la société.

Ce qui caractérise spécialement l'automne, c'est la maturité des graines et des fruits. Elle a aussi ses plantations et ses végétaux. Le potager déploie alors toute sa fécondité. Alors la terre se couvre de champignons; et les plantes marines, arrachées du fond des abymes par les tempêtes de l'équinoxe, enrichissent les rivages de l'océan. Bientôt l'altération de la verdure annonce le déclin

de l'année; plusieurs espèces d'oiseaux abandonnent un climat où l'aliment va leur manquer; les vergers laissent tomber leurs derniers fruits, et acquittent la dette de la nature envers l'homme laborieux.

L'hiver ne nous occupe guères en plein champ; c'est la serre qui demande notre présence, et qui nous dédommage de la stérilité des jardins. Ce n'est pas que nos climats tempérés n'offrent encore bien des agrémens, par comparaison sur-tout aux terres polaires où végètent à peine quelques rares et misérables buissons. Le feuillage des houx, la verdure des genêts, les pins superbes, et mille autres végétaux, ou verds, ou même en fleurs, servent alors à égayer la tristesse de la nature. Mais une famille principalement doit fixer nos regards et nos études, ce sont les mousses et les lichens. En vain une autre saison voudroit les revendiquer; ils sont exclusivement le partage et la joie de l'hiver.

En rappelant ces idées, j'ai tracé le plan et presque fait l'analyse de cet ouvrage. J'y

ai cousu les épisodes et les autres ornemens dont la matière m'a paru susceptible ; persuadé qu'un poëte doit moins se proposer d'enseigner et d'approfondir une science, que d'attirer les yeux sur elle et de la faire aimer.

F I N.

LES PLANTES,

CHANT PREMIER.

CHAMPÊTRES déités, Pan, Sylvains et Dryades,
Faunes, légers Zéphirs, bienfaisantes Naiades,
Soit que vous habitiez les sauvages forêts,
Soit que de nos jardins vous gardiez les bosquets ;
Je veux suivre vos pas : daignez, Dieux tutélaires,
Daignez initier ma muse à vos mystères.

Et toi qui, remplissant leurs utiles loisirs,
Des sages, des héros fais toujours les plaisirs ;
Toi qui, d'un vif éclat relevant la verdure,
Donnes à chaque plante une aimable parure ;
Flore, sois ma déesse, et répands sur mes vers
Ces poétiques fleurs qui charment l'univers.
Ton empire s'étend du couchant à l'aurore ;
Tu couvres de tes dons les rivages du More ;
Des bergers du Lapland tu réjouis les yeux ;
Tu pares les rochers d'un émail gracieux ;

LES PLANTES,

Et jusqu'au fond des mers, les blanches Néréides
Te doivent le corail de leurs grottes humides.
C'est toi qui, pour l'abeille, as, dans le sein des fleurs,
D'une manne secrète épanché les douceurs.
C'est toi qui, préparant une essence choisie,
Sur la table des Dieux fais briller l'ambrosie.
Bacchus reçut de toi l'éclat de ses raisins ;
Les fertiles épis sont un don de tes mains ;
Sans toi, l'arbre privé du plus bel avantage
N'offriroit aux humains que son stérile ombrage.
Ta présence embellit l'eau, la terre, les airs,
Et ton souffle divin parfume l'Univers.

SALUT, charme des yeux, dire de la nature ;
Etends autour de moi les fleurs et la verdure,
Et, comme dans le cours d'un ruisseau pur et frais,
Toi-même dans mes chants retrace tes attraits.

QUAND les premiers zéphirs, de leurs tièdes haleines,
Ont fondu les frimats qui blanchissoient les plaines ;
Quel œil n'est pas touché du spectacle charmant
Que l'herbe rajeunie offre dans ce moment ?
Mais si l'on songe encor que ces plantes nouvelles
Bientôt, en s'élevant, porteront avec elles

L'aliment, les plaisirs, la santé des humains ;
Peut-on, sans quelque peine, ignorer leurs destins ?
Ne sent-on pas combien leur étude facile
Doit embellir la vie et nous doit être utile ?

SOUVENT une herbe épaisse étouffe les moissons,
Cependant, dès l'été retournant ses vallons,
Le laboureur n'omit ni peine, ni dépense,
Et le van de Cérès épura sa semence.
Mais il ne connoît pas les végétaux divers
Qui couvrent son domaine et causent ses revers ;
Et sa main, chaque année, en butte à leur outrage,
Perd, sans les extirper, son tems et son ouvrage.

D'AUTRES sont un poison pour quelques animaux.
La plaintive brebis voit périr ses agneaux,
Si le long d'un marais la douve jaunissante
A touché, par erreur, à leur bouche innocente.
Quelquefois, au retour de la belle saison,
La genisse, en paissant un humide gazon,
Ne peut, sous la rosée et dans l'herbe menuc,
Distinguer à l'odeur l'infidèle cigüe.
Elle meurt : l'ignorance accuse en vain le sort ;
Un berger plus instruit eût prévenu sa mort.

QUE si vous fréquentez des rives poissonneuses ,
 Si les pièges de joncs et les nasses trompeuses ,
 L'hameçon et la ligne ont pour vous des attraits ;
 Flore de vos plaisirs assure le succès.
 Combien de végétaux dont l'odeur et la force
 Fournissent au pêcheur une puissante amorce !
 Jetez dans vos filets quelques tiges d'anis ;
 Du nard aromatique empruntez les épis ;
 Profitez du parfum qu'exhale au loin la menthe ;
 Vos mailles se rompent sous leur charge pesante.
 Flore vous marque aussi le retour du poisson.
 Sitôt que dans les prés s'élève le cresson ;
 De la mer à l'envi franchissant les barrières ,
 Les saumons , en sautant , remontent nos rivières.

HEUREUX donc qui , foulant les prés et les côteaux ,
 Apprit à vous connoître , utiles végétaux !
 Il sait quel pâturage aime le bœuf fidèle ;
 Où la chèvre remplit sa traînante mamelle ;
 Quel gazon des brebis ranime la gaité ,
 Et rend à ses coursiers leur brillante fierté.
 D'un agréable éclat veut-il orner la laine ?
 Il trouve des couleurs dans la forêt prochaine.

Veut-il calmer les maux d'un voisin malheureux ?
Le vallon lui fournit des simples précieux.
Si la pâle famine afflige la contrée ,
Son cœur pour ses enfans n'en craint pas la durée :
La science aussitôt sur eux étend ses soins ,
Debout veille à leur porte , et chasse les besoins.
C'est elle qui l'éclaire , et découvre à sa vue
Des trésors naturels la ressource imprévue ,
Tant de fruits , dans les bois , aux rameaux attachés ,
Et tant d'autres encor sous la terre cachés ;
Lui montre par quel art une plante sauvage
Des présens de Cérès peut remplacer l'usage ,
Et comment l'industrie a su changer en pain
Et les boutons du trèfle , et l'écorce du pin.
Par elle , aux mouvemens des fleurs et des feuillages ,
Il mesure le jour , il prévoit les orages ,
Le temps de la semence et celui des moissons.

SUR - TOUT de la science écoutez les leçons ,
Vous qui rendez la terre à la bêche docile ,
Et courez des jardins la carrière facile.
Mais , ne vous trompez pas , c'est au milieu des bois
Qu'il faut de la nature étudier les loix.

Elle aime qu'on la suive à travers les campagnes,
 Qu'on gravisse avec elle au sommet des montagnes,
 Qu'on cherche les réduits, où, de ses mains plantés,
 Croissent les végétaux dans toutes leurs beautés.
 C'est-là qu'à nos regards parlant sans interprètes,
 Elle aime à dévoiler ses merveilles secrètes.

DES plantes que nourrit le Taurus et l'Atlas
 Desirez-vous encor cultiver les appas ?
 L'étude vous dira quel est le caractère
 Du sol et du climat où leur tribu prospère ;
 Le vent qui les y flatte, et sous quel astre enfin
 On les voit découvrir les graces de leur sein.
 C'est alors seulement que votre heureuse adresse,
 D'un secours convenable étayant leur foiblesse,
 Leur fera dans vos champs retrouver leur pays.

MAIS préférez toujours ces antiques amis ;
 Connoissez, avant tout, ces végétaux fertiles
 Qui, peuplant nos vallons, environnant nos villes,
 Au climat endurcis, se donnent sans efforts,
 Et, de leur propre choix, embellissent nos bords.
 Ils ne sont point captifs dans d'étroites enceintes ;
 De leurs vives couleurs nos campagnes sont peintes.

CHANT PREMIER.

9

Si je veux d'un rocher visiter les détours ,
De leur tige , en montant , j'éprouve le secours ;
Si d'un champ spacieux je parcours l'étendue ,
Leurs fleurs suivent mes pas et terminent ma vue.
C'est pour moi qu'à l'envi leurs rameaux complaisans
Sous le doux poids des fruits se courbent tous les ans.
Je vis de leurs bienfaits , et les maux qui m'obéissent ,
Sont contraints de céder aux vertus qu'ils possèdent :

ALLONS de leurs attraits décorer nos jardins ,
Et tâchons que le goût préside à nos dessins.

Deux superbes rivaux ont partagé la terre :
L'un , né chez les Français , de l'ordre ami sévère ;
Marche au milieu des arts , de pompe environné ;
Son front majestueux de festons est orné ,
Et la main des saisons , filles de la nature ,
A de bouquets choisis diapré sa ceinture.
Là , le tilleul docile , en quinconce planté ,
Ombre un verd tapis , siège de la beauté ;
Ici , de marronniers les hautes avenues
S'arrondissent en voûte et nous cachent les nues.
Chaque allée , en s'ouvrant , présente à nos regards
Ou les Dieux de la Grèce , ou les enfans de Mars.

Sous le coup du trident que Neptune balance,
 Un superbe coursier de la terre s'élance.
 Revêtu de la peau d'un énorme lion,
 Énée emporte Anchise et les dieux d'Ilion,
 Et tient de l'autre main son fils qui, hors d'haleine,
 De frayeur se retourne, et le suit avec peine.

L'eau conduite et pressée en des canaux secrets
 S'élève à la hauteur du faite des palais ;
 Et des fleuves d'airain, de leurs urnes penchantes,
 Semblent entretenir ces ondes jaillissantes.

L'AUTRE, laissant la pompe et le luxe des arts,
 Plus libre, du génie a les heureux écarts.
 Dès long-temps il se plaît dans cette île fameuse
 Que sépare de nous une mer écumeuse ;
 Mais que des préjugés, toujours entretenus,
 Pour le malheur du monde éloignent ençor plus.

UNE jeune bergère, errante à l'aventure,
 Traça de ses sentiers l'ondoyante courbure.
 Par touffes, par bouquets les arbres partagés,
 Y paroissent d'eux-même et venus et rangés ;
 Et sans craindre jamais le ciseau téméraire,
 Étendent à leur gré leur ombre volontaire.

Un troupeau de brebis, à la blanche toison,
 Bondit sur la colline et tond le verd gazon ;
 Dans un bosquet de pins, enfans de la Norvège,
 Pan, du haut du côteau, les garde et les protège.
 La ferme étale ici ses champêtres attraits ;
 La propreté l'habite ; elle y tient toujours prêts
 Les doux présens d'Io, la crème, le laitage,
 Et dans des joncs tressés épaisit le fromage.
 La vigne forme ailleurs d'innombrables berceaux ;
 Le dieu de la vendange, en marbre de Paros,
 Brille, le thyrses en main, sous ce dais de verdure.
 Tantôt, sans se montrer, l'onde coule et murmure ;
 Tantôt elle offre à l'œil son limpide canal,
 Et sur un sable d'or étendant son crystal,
 Elle semble inviter la nymphe solitaire
 A goûter d'un bain pur la fraîcheur salulaire.
 Près de l'onde, Actéon, qu'ombrage un bois vengeur,
 Dit à tout indiscret : respectez la pudeur.

TELLE est de ces jardins la diverse ordonnance.
 Pour vous, comme Caton, donnez la préférence
 A l'arpent fortuné dont les simples attraits
 Rendent plus de profit qu'ils n'exigent de frais.

Dès l'aube du printemps, que le travail commence.
 Semez, toujours semez; rien de beau sans semences.
 Préparez donc la terre, et d'une forte main,
 En appuyant du pied, enfoncez-y l'airain.
 Lorsque vous entendrez l'uniforme ramage
 De cet oiseau haï de l'hymen qu'il outrage;
 Si la pluie en trois nuits n'interrompt pas son cours,
 Les semences, dit-on, leveront en trois jours.

CHOISISSEZ une planche à l'abri de Borée,
 Et toujours à midi du soleil éclairée.
 Là, sous un peu de terre, on concentre les feux
 Que la paille a reçus des coursiers généreux.
 La semence, en ce lieu bientôt développée,
 Prend l'hiver pour l'été, par la chaleur trompée;
 Et sans crainte confie aux rayons caressans
 Sa tige frêle encore et ses boutons naissans.

MAIS vous veillez pour elle. A peine la nuit sombre
 Mêlé aux couleurs du jour les premiers traits de l'ombre;
 D'un abri de cristal, muni d'un chaume épais,
 Durant ces mois douteux, offrez-lui les bienfaits.
 Car souvent, dans la nuit, de subites gelées
 Frappent d'un coup mortel les plantes désolées :

L'aquilon furieux souffle, aïfle, frémit ;
 La grêle, en sautillant, sur les toits retentit ;
 Il semble qu'échappé des antres de Norvège,
 L'hiver revienne armé de glaçons et de neige.
 Alors Progné frissonne, et, rasant les maisons,
 En vain, le bec ouvert, cherche des moucherons ;
 Le froid dans leurs réduits les retient immobiles.
 Elle tombe, épuisée en efforts inutiles,
 Accusant les zéphirs dont le soufle trompeur
 A pressé son retour et causé son malheur.
 Ainsi, sans votre appui, les élèves de Flore
 Tomberoient abattus à leur première aurore,
 Et du seuil de la vie enlevés sans retour,
 Iroient peupler les champs du ténébreux séjour.

CEPENDANT du soleil les chaleurs épanchées,
 Et la fécondité que distillent les nues,
 En nourrissant les fleurs, font naître en même tems
 L'herbe qui les offusque et vit à leurs dépens.
 C'est la commune loi. L'impuissance et l'envie
 Font ombrage aux talens, étouffent le génie ;
 Et souvent le plaisir, fleur si chère aux humains,
 Périt sous la douleur, ou succombe aux chagrins.

Ainsi dans vos carrés une foule odieuse,
L'ortie aux dards brûlans, l'æthuse vénéneuse ;
L'herbe qui de Mercure a conservé le nom ;
L'épiaire, et sur-tout l'indomptable gazon
Que chérit l'épagneul, mais que Flore déteste,
Pullulent, couvrent tout de leur ombre funeste ;
Et ce qu'aux plus longs jours le travail en détruit,
Une heure de fraîcheur le remplace la nuit.
Mais de ces végétaux l'accroissement facile
Peut aussi quelquefois vous devenir utile.
Livrez-les à Vulcain. Le feu d'abord caché
Parcourt, en pétillant leur amas desséché.
On voit monter dans l'air une fumée épaisse.
La flamme perce enfin, et le gazon s'affaisse,
Laisant, parmi la cendre, un sel dont la vigueur
D'un terrain paresseux ranime la langueur.

Rien ne manque aux jardins, propreté, ni richesse.
Les plantes tour-à-tour remplissent leur promesse.
L'abeille en bourdonnant se coule dans leur sein ;
Le papillon doré leur fait un doux larcin,
Les quitte, les reprend, au hasard se promène,
Et de son vol léger orne toute la scène.

A CES hôtes charmans et si chéris des fleurs,
 Faut-il voir succéder de cruels ravisseurs !
 D'insectes, d'animaux une troupe affamée
 Déjà rôde en tous lieux, par la nature armée :
 Tout est de leur domaine ; ils rongent à la fois
 La tige, la racine, et l'écorce, et le bois.
 A peine un arbrisseau, réparant leur morsure,
 D'une fibre nouvelle a couvert sa blessure,
 Que sur la cicatrice acharnés à l'instant,
 On les voit ravager son tissu renaissant.
 Ni trêve, ni repos. Tel à nos yeux la fable
 Peint du fils de Japet le destin déplorable ;
 De son sang malheureux et toujours reproduit
 Un immortel vautour s'abreuve jour et nuit ;
 Errant dans sa poitrine, il attaque, il déchire
 Son cœur qui vit sans cesse, et qui sans cesse expire.

N'ATTENDEZ pas de moi que je dise en ces vers
 Les pièges, les réseaux et les appâts divers
 Qu'un art ingénieux emploie à les surprendre.
 Les oiseaux, mieux que l'art, sauront nous en défendre.
 Voyez dans les bosquets voltiger en chantant
 Le bouvreuil empourpré, le pinson éclatant,

Le verdier, la mésange et la brune fauvette.
 Chacun d'eux à l'envi les poursuit ou les guette ;
 Chacun en fait sa proie ; et sous l'arbre prochain
 Les porte à ses petits pour assouvir leur faim.
 Malheur aux rats des champs ; aux taupes souterraines,
 Si quelque tour antique, assise en vos domaines,
 Suspend au haut des airs ses créneaux menaçans !
 Mille chasseurs ailés , mille corbeaux bruyans
 De ce fort , à grands cris , s'élancent à toute heure,
 Et de ces maraudeurs purgent votre demeure.

AIMEZ donc les oiseaux. Les feuillages naissans,
 Et de la fleuraison les signes ravissans,
 Les grottes, les ruisseaux seroient moins agréables,
 Sans les chants et les jeux de ces hôtes aimables.
 Ils gardent les jardins. Le plus bel arbrisseau
 En devient plus touchant s'il porte leur berceau.
 Que je hais l'oiseleur dont la main mercenaire
 Arrache sans pitié les petits à leur mère !
 Ah ! laissons-les plutôt croître dans nos bosquets,
 Laissons-les animer nos champs et nos forêts.
 Pourquoi les captiver ? Nous ne saurions leur rendre
 Le bocage où leur voix aime à se faire entendre,

Ni les plaines de l'air, ni les buissons heureux,
Témoins de leurs plaisirs, confidens de leurs feux.

PAR leur chant réveillé dans son modeste asyle,
L'amant des végétaux sort des murs de la ville,
Et, parmi la rosée et les fleurs du matin,
S'en va de la nature admirer le jardin.

Quel innombrable essaim s'offre sur son passage !
Chaque objet lui présente une agréable image :

L'or de la primeverre embellit les ruisseaux ;
Narcisse semble encor se chercher dans les eaux,
Et, comme la vertu dans son humble retraite,
Un aimable parfum trahit la violette.

Il perce des forêts la sombre profondeur,
Des rochers escarpés il franchit la hauteur ;
Pour observer de près les plantes salutaires
Que Vertumne y dérobe aux recherches vulgaires ;
Puis, content et chargé d'un butin précieux,
Il regagne le soir son toit laborieux.

SOUVENT de jeunes gens une troupe docile,
A travers les guérets, le suit d'un pas agile.
On se disperse au loin dans les champs d'alentour,
Et l'épineux buisson est fouillé tour-à-tour.

S'offre-t-il quelque plante ou rare ou peu connue ?

On accourt vers le maître, on l'expose à sa vue.

Il la nomme ; la foule écoute avec transport ;

Il lui fait remarquer et ses traits et son port ,

Le mois qu'elle embellit , le lieu qu'elle fréquente.

Suivez , enfans , suivez cette étude charmante ;

Flore vous y convie, en vous livrant ses dons ;

Mais ne dépeuplez pas les champs et les vallons.

Laissez la part des dieux habitans des bocages.

Ils aiment comme vous ces végétaux sauvages.

On dit qu'au clair de lune on a plus d'une fois ,

Dans des lieux écartés , vu les nymphes des bois ,

Les faunes , les sylvains , danser sur la verdure ,

Et de chapeaux de fleurs orner leur chevelure.

Ce sont ces déités qui , par des soins secrets ,

Entretiennent les monts , réparent les forêts ;

Ce sont elles encor qui , dans leurs jeux champêtres ,

Animent de leurs sons les rochers et les hêtres ,

Répètent vos discours , et formant les échos ,

Font retentir vos voix de côteaux en côteaux.

Et moi , de la nature épris dès mon jeune âge ,

Je recherchois aussi la verdure et l'ombrage.

Versailles rarement attiroit mes regards ;
 J'errois des jours entiers dans les bois de Senats ;
 Je parcourois d'Avron la pelouse embrasée ;
 Fontainebleau, Compiègne, étoient mon Elysée.
 Dieux ! avec quel plaisir, dans tes sentiers fleuris,
 J'aperçus, ô Meudon, cet étonnant ofris,
 Insecte végétal de qui la fleur ailée
 Semble quitter sa tige, et prendre sa volée !
 Qu'une plante pareille, à travers l'océan,
 Vint des bords reculés d'Amboine ou de Ceilan,
 Comme nous la verrions en tous lieux admirée !
 Et pourtant de nos bois la richesse ignorée
 Appelle vainement un œil observateur.
 Nos bois ne sont connus que du cruel chasseur ;
 L'écho n'y réfléchit que des concerts barbares,
 Ou les coups répétés des bucherons avarés.

VIENS, ma chère Eliza, la gloire de nos champs,
 Toi qu'amour embellit des traits les plus touchans,
 Viens avec ton époux. Déjà l'aube naissante
 Montre vers l'orient sa clarté blanchissante ;
 Et bientôt le soleil, couronné de rubis,
 Va sortir radieux des célestes lambris.

Marchons à la rosée au travers de ces plaines,
 Où Zéphir, agitant les plantes incertaines,
 Remplit l'air de parfums aussi doux que les vœux
 Que ta bouche innocente élève vers les Dieux.
 Vois-tu près du sentier qui borde la colline,
 Sous ces pommiers en fleurs, une obscure chaumière ?
 Hier, le bon vieillard, de ces lieux habitant,
 Suivant dans les halliers son chevreau bondissant,
 Contre un rocher aigu s'est fait une blessure.
 Cherchons quelque remède au tourment qu'il endure.
 Regarde ton enfant seconder nos desseins ;
 Il t'apporte déjà, dans ses petites mains,
 Les simples bienfaisans, chers au dieu d'Epidaure,
 La sanicle fleurie et l'herbe du centaure.
 Allons les appliquer, allons, dans sa douleur,
 Lui montrer d'un ami le front consolateur.
 Hélas ! si j'étois seul, à sa misère en proie,
 Que ta vue en mon cœur feroit couler de joie !

Ces soins délicieux, il ne les connoit pas
 L'homme que la mollesse enchaîne dans ses bras.
 Loin de pouvoir guérir les maux de son semblable,
 Des malheureux lui-même est le plus misérable.

Le dégoût, triste fils de la satiété,
Sur ses plus doux plaisirs jette un souffle empesté.
C'est en vain que les fleurs renaissent dans les plaines,
Que la blonde Cérès enrichit nos domaines,
Que la cour de Bacchus brille sur les côteaux,
Que l'hiver vient offrir de sévères tableaux ;
Jamais il n'admira ces scènes naturelles :
Il est tel qu'un aveugle à qui des mains cruelles
Ravirent en naissant la clarté du soleil,
Et dont la vie obscure est comme un long sommeil.

LA nature, en croissant, redouble de largesse.
Une vigueur céleste anime sa jeunesse.
Tout fermente, tout vit. Les chênes verdoyans
De leur ombre tardive embellissent les champs.
L'air humide descend sur la terre altérée,
Et répand dans ses flancs la fraîcheur éthérée.
De purs torrens de sève inondent les boutons,
Parfument les sentiers des bois et des vallons,
Rafraîchissent nos sens, et dans l'ame rayie
Semblent renouveler les sources de la vie.

LES oiseaux de leurs nids s'occupent tout entiers ;
Ils ramassent le cri qu'ont perdu les coursiers ;

Et les floccons légers que la ronce piquante
A ravis au passage à la brebis bêlante.
Qui pourroit exprimer leurs poursuites, leurs jeux,
Les refus agaçans, les transports amoureux ?
Voyez l'ardent moineau, quand Vénus le tourmente ;
Il voltige, il s'agite autour de son amante ;
Il semble en jouissant accroître ses désirs,
Meurt et renaît vingt fois dans le sein des plaisirs.

L'AMOUR d'un nouveau myrthe a couronné sa tête ;
Du plus aimable règne il a fait la conquête :
Le monde végétal obéit à sa voix,
Et les fleurs, comme nous, reconnoissent ses loix.
O toi que l'on adore à Paphos, à Cythère,
Que dis-je ? Tes autels couvrent toute la terre,
Dieu charmant, d'un regard seconde mes efforts :
Je chante ton pouvoir ; dirige mes accords.

DANS des tentes d'azur, de rubis et d'opale ,
Vénus a préparé la pompe nuptiale.
Les plantes qu'agitoient seulement les zéphirs,
Par d'autres mouvemens témoignent leurs desirs.
On les voit se pencher, s'entr'ouvrir, se sourire,
Et confondre les feux que l'amour leur inspire.

Si le jour s'obscurcit, et qu'un ciel nébuleux
Leur fasse redouter quelque accident fâcheux;
Le calice à l'instant, les branches, le feuillage
S'agitent de concert pour prévenir l'orage,
Les pavillons fermés en écartent les coups,
Et l'amour est remis à des momens plus doux.

CHAQUE espèce a ses loix : souvent la même tente
Réunit côte à côte et l'amant et l'amante ;

Dans des séjours divers quelquefois retirés,

Loïn du lit l'un de l'autre, ils vivent séparés.

Tel le saule flexible offre dans les prairies

Un sexe différent sur ses tiges fleuries :

Lorsque vers le bélier le soleil de retour

Ramène sur son char le printems et l'amour ;

Alors le mâle envoie, à travers la campagne,

Ses germes créateurs au sein de sa compagne,

Et, quelque large étang que le sort mette entr'eux,

A l'aide des zéphirs, ils s'unissent tous deux.

LE Rhône impétueux, sous son onde écumante,

Durant dix mois entiers, nous dérobe une plante

Dont la tige s'allonge en la saison d'amour,

Monte au-dessus des flots, et brille aux yeux du jour.

Les mâles, jusqu'alors dans le fond immobiles,
 De leurs liens trop courts brisent les nœuds débilés,
 Voguent vers leur amante, et, libres dans leurs feux,
 Lui forment sur le fleuve un cortège nombreux.
 On dirait d'une fête où le dieu d'hyménée
 Promène sur les flots sa pompe fortunée.
 Mais les tems de Vénus une fois accomplis,
 La tige se retire en rapprochant ses plis,
 Et va mûrir sous l'eau sa semence féconde.

PRÈS des pôles glacés, aux limites du monde,
 Où, des hivers trop prompts succédant à l'été,
 Le fruit ne peut atteindre à la maturité;
 La nature déroge à sa règle constante,
 Fait sortir du calice une plante vivante
 Qui s'attache à la terre, et, pleine de vigueur,
 De sa mère bientôt égale la hauteur.

DE nos plus doux plaisirs confidente ordinaire,
 La nuit prête aux amans son ombre tutélaire;
 Parmi les végétaux, c'est à l'aspect du jour
 Qu'on voit se consommer les mystères d'amour.
 Dès qu'aux portes des cieux les heures vigilantes
 Ont remis au soleil ses rênes éclatantes,

Et que, des premiers feux de son char échappés,
Au bout de l'horizon, les sommets sont frappés ;
La plupart des tribus de l'empire de Flore,
Se hâtant de sortir au-devant de l'aurore,
Célèbrent leur hymen au milieu des concerts,
Dont les oiseaux ravis font retentir les airs.
D'autres prennent le tems où la terre embrasée
A du matin humide exhalé la rosée ;
Mais chacune le soir ferme son sein vermeil,
Se retire à son heur, et cède au doux sommeil.

CEPENDANT quelques fleurs d'une race étrangère,
Préférant constamment la nuit à la lumière,
Ne veulent parmi nous déployer leurs attraits
Qu'aux approches de l'ombre et sous son voile épais.
C'est qu'aux lieux où l'Europe a ravi leur enfance,
Le jour naît, quand la nuit vers nos climats s'avance ;
C'est que de leur patrie elles suivent les loix,
S'ouvrent à la même heure et dans le même mois.

AINSI, près d'un vaisseau fracassé par l'orage,
On voit des malheureux, échappés du naufrage,
Sur une île inconnue assembler leurs débris,
Transplanter avec eux les mœurs de leur pays,

Et retenant ses loix dans un autre-hémisphère,
 Consoler leur exil, et charmer leur misère.

MAIS quel nouveau spectacle ! Un insecte léger
 Est devenu des fleurs l'agile messager.

Deux sexes, éloignés par un destin bizarre,
 Ne peuvent-ils franchir le lieu qui les sépare ?

L'abeille, en voltigeant, leur porte tour à tour
 Les gages désirés d'un mutuel amour.

L'HOMME leur prête aussi sa féconde industrie.

Dans les brûlans climats où la palme fleurie

Semble, en penchant la tête, appeler son amant;

Le Maure arrache un thyrsè au palmier fleurissant,

Sur elle le secoue, et revient en automne

Cueillir les fruits nombreux que cet hymen lui donne.

MAIS l'amour trop long-tems m'attache à ses tableaux,
 Et trois saisons encor réclament mes pinceaux.

Fin du Chant premier.

NOMENCLATURE LINÉENNE

DES PLANTES

Dont il est parlé dans le premier Chant.

- LA DOUVE, *ranunculus flammula*.
LA CIGUE, *cicuta virosa*, *phellandrium aquaticum*.
L'ANIS, *anethum fœniculum*.
LE NARD, *nardus indica*.
LA MENTHE, *mentha aquatica*, etc.
LE CRESSON, *cardamine pratensis*.
LE TRÈFLE, *trifolium pratense*, etc.
LE PIN, *pinus sylvestris*.
LE TILLEUL, *tilia europaea*.
LE MARRONIER, *aesculus hippocastanum*.
LE JONC, *juncus effusus*, etc.
LA VIGNE, *vitis vinifera*.
L'ORTIE, *urtica dioica*.
L'ÆTHUSE, *aethusa*, *cynapium*.

L'herbe qui de Mercure a conservé le nom,

LA MERCURIELLE, *mercurialis annua*.

L'ÉPIAIRE, *stachys annua*.

L'indomptable gazon

Que chérit l'épagueul, mais que Flore déteste,

LE CHIENDENT, *triticum repens*.

LA PRIMEVÈRE, *primula veris*.

LE NARCISSE , *narcissus pseudonarcissus* , *poeticus*.

LA VIOLETTE , *viola odora*.

L'OPRIS , *ophris myodes*.

LE POIRIER , *pyrus* , *communis*.

LA SANICLE , *sanicula europæa*.

L'HERBE DU CENTAURE OU CENTAURÉE , *gentiana centaurium*.

LE CHÈNE , *quercus robur*.

LA RŒNCE , *rubus fruticosus*.

LE SAULE , *salix alba* ; etc.

Le Rhône impétueux , sous son onde écumante ,

Durant dix mois entiers nous dérobe une plante

LA VALLISNERIA , *vallisneria spiralis*.

Fait sortir du calice une plante vivante ,

LE PATURIN , *poa alpina vivipara* , etc.

Préférant constamment la nuit à la lumière ,

LA BELLE-DE-NUIT , *mirabilis jalapa* , etc.

LE PALMIER , *phœnix dactylifera*.

Animaux , oiseaux , amphibies , poissons ,

insectes.

L'ABEILLE , *apis mellifera*.

LA BREBIS , *ovis aries*.

LE SAUMON , *salmo salar*.

LE BOEUF , *bos taurus*.

LA CHÈVRE , *capra hircus*.

LE CHEVAL , *equus caballus*.

De cet oiseau lui de l'hymen qu'il outrage ,

LE COUCOU , *cuculus canorus*.

PROGNÉ OU L'HIRONDELLE , *hirundo rustica , urbica*.

LE BOUVREUIL , *loxia pyrrula*.

LE BANQUET , *fringilla coelebs*.

LE VERDIER , *loxia chloris*.

LE MÉSANGE , *parus major* , etc.

LA PAVETTE , *motacilla philomela* , etc.

LE RAT DES CHAMPS , *mus terrestris*.

LA TAUPÉ , *talpa europæa*.

LE CORBEAU , *corvus corax* , etc.

LE MOINEAU , *fringilla domestica*.

Fin de la Nomenclature linéenne.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

(NOTE 1.)

C'est toi qui pour l'abeille as dans le sein des fleurs
D'une manne secrète épapché les douceurs.

Les abeilles puisent le miel dans les nectaires ou petites glandes des fleurs ; elles cueillent la cire sur le pollen ou la poussière fécondante des étamines. Ces insectes vivent en société, sous l'empire d'une reine plus haute et plus longue que ses sujets. Ceux-ci sont partagés en deux classes. Les bourdons ou mâles, au nombre quelquefois de seize cents, forment le serrail de la reine, et n'existent que pour engendrer de nouveaux citoyens. Les ouvrières ou mûlets, dont le nombre va souvent à vingt mille, sont chargées des travaux, construisent les rayons, remplissent les magasins, veillent à la défense de la république, et nourrissent tout ce qui la compose. La reine, qui seule a le privilège de la maternité, pond jusqu'à quarante mille œufs dans un an.

(NOTE 2.)

Distinguer à l'odeur l'infidèle cigüë.

Nous donnons le nom de cigüë à quatre plantes de genres différens, toutes plus ou moins vénéneuses.

1.° La cigüë vireuse, *cicuta virosa*. Elle habite les

marais, le bord des étangs et des fleuves. On croit que c'est la cigüe des anciens avec le suc de laquelle Socrate fut empoisonné. Elle est rare en France. Cette plante fait périr les bœufs, mais les chèvres la broutent impunément.

2.° La cigüe des jardins, *aethusa cynapium*. Sa ressemblance avec le persil a occasionné plus d'une fois de dangereuses méprises. Elle croît dans les lieux cultivés.

3.° La cigüe aquatique, *phellandrium aquaticum*. Elle vient indifféremment dans les mares ou dans les ruisseaux. On trouve au printemps, dans l'intérieur de la partie submergée de sa tige, la larve blanchâtre du charanson paraplectique, dont le venin augmente encore les effets nuisibles de cette plante.

4.° La cigüe tachetée, *conium maculatum*. Elle se plaît dans les décombres, les lieux incultes et ombragés. Ses tiges sont ordinairement parsemées de taches purpurines ou noirâtres. On l'appelle encore cigüe de Storck : c'est en effet par l'usage de cette plante qu'Antoine Storck, médecin à Vienne, est parvenu à guérir radicalement, sans opération chirurgicale, un mal affreux qui attaque trop souvent le sein des femmes, et qui les précipite avant l'âge au tombeau.

(N O T E 3.)

Tant de fruits dans les bois aux rameaux attachés,
Et tant d'autres encor sous la terre cachés.

Les greniers de la nature ne sont jamais vides ; elle

a par tout des magasins où nous trouvons une ressource précieuse dans des événemens imprévus. On sait qu'à une époque peu éloignée, les racines du chiendent ont nourri une des plus grandes villes du midi. Les pauvres paysans de la Norvège usent quelquefois de l'écorce du pinaster ou pin sauvage qu'ils pulvérisent et pétrissent en guise de pain. Les petites têtes du trèfle peuvent servir au même usage. Ce sont les productions spontanées de la terre qui forment la nourriture de la plupart des nations sauvages. Plusieurs tribus Tartares de la Sibérie ont même de petits fournisseurs qui leur épargnent la peine de les cueillir en détail. Elles tirent une partie des oignons du lys martagon et pompone, dont elles se nourrissent, des trous où les souris grises des Landes les ont amassés. Cet animal, auquel les naturalistes ont donné le nom de rat économique, est très-connu dans la Sibérie par ce genre d'utilité.

(N O T E 4.)

Par elle, aux mouvemens des fleurs et des feuillages,
 Il mesure le jour, il prévoit les orages,
 Le temps de la semence et celui des moissons.

LINNÉ, à qui nous devons une grande partie des plus curieuses et des plus intéressantes observations qui aient été faites sur le règne végétal, a reconnu que les fleurs de plusieurs plantes se lèvent, pour ainsi parler, et se couchent à des heures réglées. Il a donné

aux unes le nom de météoriques, à cause de leur sensibilité aux changemens de l'atmosphère. Elles s'ouvrent en effet plus tôt ou plus tard, à raison de l'ombre, de l'humidité ou de la sécheresse de l'air. Il distingue les autres par celui de tropiques, parce qu'elles semblent suivre les mouvemens du ciel; qu'elles avancent ou retardent leur lever, suivant la longueur ou la brièveté des jours. Il appelle les troisièmes équinoxiales, parce qu'elles s'ouvrent constamment, et même se ferment, pour la plupart, à une heure précise. C'étoit avec ces dernières qu'il avoit formé une horloge de Flore, où il trouvoit, comme sur un cadran, les divisions du temps, depuis trois heures du matin jusqu'à huit heures du soir. On s'en fera une idée en observant à quelle heure s'ouvre et se ferme la fleur du pissenlit, de la laitue, de la mou-ronnette, des laitrons, de la piloselle, du nénuphar, du souci des champs et de celui d'Afrique. Cette dernière plante peut aussi servir de baromètre par la propriété qu'elle a d'annoncer le beau temps ou la pluie. Le jour sera pur et serein, si sa fleur s'épanouit de bonne heure. Il faut, au contraire, s'attendre à la pluie, chaque fois que sa fleur restera fermée après sept heures du matin. Le laitron de Sibérie a des habitudes encore plus singulières; sa fleur demeure ouverte toute la nuit la veille des jours de pluie, comme s'il vouloit se dédommager d'avance du mauvais temps qui l'obligera de la tenir close pendant la journée. Mais ces

plantes ne font pas éviter les pluies d'orage. Il faut recourir aux trèfles et à l'oxalis qui ne manquent point de replier leurs feuilles quelque temps avant les tempêtes ; il faut consulter la draye printannière qui penche sa petite tête aux approches de la pluie, comme à la chute de la nuit.

On pourroit tirer des plantes un tout autre avantage, celui de fixer le temps le plus favorable aux différens travaux du jardinage et de l'agriculture ; mais il faudroit une suite d'observations qui nous manquent. On voit presque tous les ans que les zéphirs et les fleurs ne s'assujettissent point à paroître à l'époque du printemps astronomique ; qu'ils retardent ou pressent leur retour par des raisons qui nous sont inconnues, et forment à leur arrivée le véritable printemps de la nature, fort différent de celui de nos almanachs. Cette différence est souvent d'un mois entier. La maturité des graines et des fruits varie de même en automne. Cependant on laboure et l'on sème à peu près au même temps dans toutes les années, quelque dissemblable que soit leur température. Aussi, combien de jardiniers obligés de recommencer leur ouvrage ! combien de récoltes différentes de ce qu'elles auroient été, si l'on eût ensemencé la terre quinze jours plus tôt ou plus tard ! On rendroit donc un important service à l'agriculture et au jardinage, si, par l'observation du développement des feuilles et des fleurs, on parvenoit à fixer le temps propre aux semailles dans chaque

climat, et conformément à la température de chaque année.

(N O T E 5.)

Ici, de marroniers les hautes avenues.

Cet arbre, originaire des grandes Indes, a été connu assez tard en Europe. Clusius qui décrit en 1588 le premier marronnier planté à Vienne en Autriche, nous apprend qu'on ne l'y cultivoit que depuis douze ans. Bachelier l'apporta de Constantinople à Paris en 1615. On ne connoît pas assez toute l'utilité de ce bel arbre. Son fruit peut servir à la nourriture des vaches et des moutons; il fournit une potasse plus abondante que la cendre même de bruyère ou de fougère, et son bois est un des meilleurs pour revêtir des appartemens humides. Quelques médecins ont cru voir dans son écorce une partie des vertus du quinquina; mais sans lui faire honneur de cette propriété douteuse, il vient d'acquérir une nouvelle importance par le procédé qui, débarrassant son fruit de la partie extractive dans laquelle réside toute l'âcreté du marron-d'Inde, en fait un aliment salubre et une ressource précieuse dans les temps de disette. Ce procédé qu'on doit au citoyen l'Asleyrie, est simple et facile. On pèle le marron, on le sèche, on le réduit en farine; cette farine étant tamisée, on la met dans un vase qu'on remplit d'eau, et on agite le tout avec une spatule. Pour donner à la farine le temps de se précipiter, on laisse reposer l'eau

environ une heure, on la verse ensuite avec précaution; on en remet huit ou neuf fois, toujours en grande quantité : après ce lavage, la farine a perdu son amertume, et il ne reste qu'à la faire sécher pour s'en servir au besoin.

(NOTE 6.)

Pour vous, comme Caton, donnez la préférence
A l'arpent fortuné dont les simples attrait, ,
Rendent plus de profit qu'ils n'exigent de frais.

CATON vouloit que l'on acquit des héritages et maisons où il y eût plus à semer et à pâturer, que non pas à balier et à arrouser. *Plut. d' Amyot.*

Rien de plus agréable sans doute que nos jardins des deux genres, lorsque le bon goût en a choisi l'emplacement et dirigé les détails. Mais enfin ils ne conviennent qu'aux grandes fortunes; et celui même des deux qui paroît aimer davantage la simplicité, demande souvent autant de dépense que son rival pour sa construction et pour son entretien. D'ailleurs, le plaisir n'y a pas exclusivement fixé sa demeure. Un potager peuplé d'arbres à fruit, couvert de beaux et d'excellens légumes, a bien aussi ses charmes qui l'emportent peut-être sur tous les ornemens du parc anglais et du jardin français. C'est l'ami de la maison; les autres ne sont que d'aimables voisins.

Voici la description d'un de ces jardins du genre utile, tel qu'Homère l'a conçu. Je me sers de l'excellente traduction de Bitaubé.

Au palais d'Alcinoüs touche un beau jardin qui embrasse quatre arpens , et autour duquel est conduite une haie vive. Là , toutes les espèces d'arbres , rejets les plus heureux de la terre , portent jusqu'au ciel leurs rameaux nombreux et florissans ; là , se confondent la poire balsamique , l'orange éclatante , la pomme , charme de l'œil et de l'odorat , et la douce figue , et l'olive toujours verte. Ces arbres , soit l'été , soit l'hiver , sont éternellement chargés de fruits ; tandis que les uns sortent des boutons , les autres mûrissent et cuisent à la constante haleine des zéphirs : l'olive , à son automne , fait voir l'olive naissante qui la suit ; la figue est poussée par une autre figue , la poire par la poire , la grenade remplace la grenade , et à peine a disparu l'orange , qu'une autre orange s'offre à être cueillie.

D'un autre côté , rangés avec ordre , étoient fortement enracinés dans la terre de longs plants de vigne qui portoient des raisins en toute saison. Sans cesse les uns , dans un lieu découvert , séchoient aux feux du soleil ; les autres étoient coupés par les vendangeurs , et d'autres encore foulés dans le pressoir. Les fleurs , dans ces vignobles , étoient confondues avec les noires grappes. A l'extrémité du jardin , est un beau potager , dont les nombreux parterres sont symétriques , où , durant toute l'année , verdissent les plantes les plus variées , et où brillent et font la joie du possesseur mille espèces de fleurs odorantes. On voyoit jaillir

deux fontaines limpides; l'une, utile au roi, en dispersant ses ondes, arrosoit chaque plante du jardin; l'autre, coulant en canaux sous le seuil de la cour, formoit devant le palais un large bassin, où les citoyens venoient puiser en foule. Ainsi les immortels embellirent de leurs riches dons la demeure d'Alcinoüs. (*Odyssée*, Chant VII.)

(NOTE 7.)

Lorsque vous entendrez l'uniforme ramage
De cet oiseau haï de l'hymen qu'il outrage.

QUAND le chant du coucou, perché sur la cime des arbres nouvellement reverdis, réjouit les hommes par le retour du printemps; si Jupiter fait pleuvoir sans interruption pendant trois jours, les semences leveront dans ce court intervalle. *Hésiode*.

C'est une manière figurée et poétique de dire que les pluies chaudes du printemps sont très-favorables à la germination et au développement des semences. Car, du reste, les graines des différentes espèces de plantes sont plus ou moins de temps à lever : celle du persil, par exemple, quelque temps qu'il fasse, sortira toujours de terre un mois plus tard que la graine du navet ou de la rave.

(NOTE 8.)

D'insectes, d'animaux une troupe affamée.

Nous connoissons déjà quinze mille espèces d'insectes, et plus de mille espèces de vers. Chacune a ses

ruses et ses instrumens de dommage. Elles vivent pour la plupart aux dépens de nos cultures, souvent de notre propre substance. Les plantes, et chaque partie des mêmes plantes, outre leurs ennemis généraux, ont d'ordinaire un insecte particulier et domestique qui ne les perd pas de vue un seul instant. Commençons par cette brillante partie des végétaux, dans laquelle la nature a placé le siège de leur reproduction. La corolle est couverte de puceons, de cigales, de punaises qui pompent sans cesse le suc nécessaire au développement de la fleur, et qui la font couler. Si elle échappe à cette foule d'ennemis, les bruges se logent dans la graine; les guêpes, les fourmis attaquent les dehors du fruit, pendant que les larves d'un grand nombre de mouches et de charansons dévorent dans l'ombre sa substance intérieure. Les feuilles sont la proie des chenilles, des hannetons, des sauterelles. Les cossus et les lucanes vont chercher la sève entre le bois et l'écorce. D'autres se nourrissent aux dépens du bois même, et pour détruire les plus belles forêts, il suffit des larves des lymexilons, des necydales, etc. Les naturalistes qui accompagnèrent le capitaine Cook à la Nouvelle-Galle, trouvèrent sur une espèce d'arbre une petite fourmi noire qui trouoit toutes les branches, et qui, après en avoir fait sortir la moelle, se plaçoit dans le tuyau qui la contenoit. Enfin les larves de la plupart des scarabées, et celles des hannetons s'attachent aux racines qu'elles rongent sans cesse, et

font périr beaucoup de végétaux en les minant pour ainsi dire sourdement.

Mais dans les plans de la nature, le remède est toujours à côté du mal ; ou plutôt, il règne une si belle harmonie dans ses ouvrages, que ce qui paroît inutile ou discordant à notre ignorance, concourt en effet à la perfection générale. Sans parler de l'industrie humaine que l'on peut mettre au nombre des obstacles opposés à la multiplication et aux ravages des insectes, la nature a formé parmi eux des tribus toutes guerrières, qui ne s'occupent que de combats, qui ne vivent que de proie; elle a enfin assigné sur leurs différentes familles la nourriture de plusieurs animaux, d'une multitude de poissons, et de la plupart des oiseaux.

(NOTE 9.)

Dieux ! avec quel plaisir, dans tes sentiers fleuris,
 J'aperçus, ô Meudon, cet étonnant ofris,
 Insecte végétal de qui la fleur ailée
 Semble quitter sa tige et prendre sa volée !

Il n'y a peut-être pas un endroit au monde qui produise une plante plus curieuse que celle dont il est ici question. La fleur de l'ofris-mouche ressemble si bien à une abeille, et quelquefois à un gros bourdon, qu'une femme à laquelle on montrait devant moi une de ces plantes, poussa un cri comme si elle eût eu déjà l'insecte sur la main. Une autre espèce a toute l'apparence d'une araignée; une autre encore approche

de la forme humaine. Les pétales jaunâtres représentent la tête ; la partie moyenne du nectaire, le milieu du corps ; les divisions de ce nectaire, les bras et les jambes. Ces plantes fleurissent en floréal et prairial ; on les trouve dans les prés et les bois un peu humides.

(NOTE 10.)

Le Rhône impétueux, etc.

Cette plante du Rhône est la *vallisneria*. L'histoire en est si singulière, qu'elle a besoin sans doute d'être appuyée de la plus respectable autorité. Voici celle d'un des premiers botanistes de ce siècle.

Herbae submersae, vado affixae, folia omnia radicalia ; scapi axillares. Flores foeminei laxato scapo detenti supernatant ; masculi, adaperatâ spadici demersi spathâ, rupto nexu ad aquae superficiem liberi elevantur, hiant, catervatim juxtâ foemineos vagantur, et praeludunt genesi novae prolis quae in germine latens, retracto mox scapo, subundis clam maturescit. Jussieu, *genera plantarum*.

(NOTE 11.)

C'est qu'aux lieux où l'Europe a ravi leur enfance,
Le jour naît, quand la nuit vers nos climats s'avance.

CELA est vrai des belles-de-nuit, originaires du Mexique, telles que la *mirabilis jalapa*, dont la racine fournit le jalap à la médecine. Mais on connoît d'autres plantes qui, dans leur patrie même, ne fleurissent que pendant la nuit. Tel est l'arbre triste du

Malabar, *nyctanthes arbor tristis*. Il ressemble au tilleul ; il est beau et grand. Le jour, sa verdure est brillante, mais ses boutons sont fermés. Sur les neuf heures du soir ils s'épanouissent, et l'arbre paroît tout couvert de fleurs blanches qui répandent la plus agréable odeur. Il demeure toute la nuit dans cet état ; mais dès que le jour commence à poindre, les fleurs se referment, et ne laissent plus voir que la verdure de leur calice qui se confond avec celles des feuilles.

Fin des Notes du premier Chant.

CHANT SECON D.

L'ASTRE majestueux dont les flammes fécondes,
Dispensent la chaleur et la vie aux deux mondes,
A passé des gémeaux le signe radieux,
Et poursuit triomphant sa route au haut des cieus.
De diverses couleurs les saisons revêtues
Environnent son char, assises sur les nues.
Il répand par leurs mains la verdure et les fleurs,
Les trésors des guérets, l'espoir des vendangeurs,
Et l'orage bruyant dont la secousse utile
Rend l'air fluide et pur, et la terre fertile.
Aujourd'hui vers l'été tournant un front serein,
Viens, dit-il, ô mon fils ! viens sur ce char divin,
Partager avec moi ma gloire et ma puissance.
Je veux dans l'univers signaler ta présence.
Commence ta carrière en découvrant ces monts
Hérissés de frimats qui bravent nos rayons.
Fais rouler dans le sein des mers hyperborées
L'épouvantable amas des glaces azurées,
Et que les flots poussés du nord à l'équateur
Des flux et des courans te proclament l'auteur.

Peuple l'air et les eaux. Fais sur les marécages
 De moucheronis légers voler mille nuages.
 Sème sous les gazons mille essaims bourdonnans,
 Et donne à chaque fleur ses petits habitans.
 Que l'or, par toi formé, dans la terre étincelle.
 Que le rubis s'allume à ta flamme immortelle.
 Fais encore aux humains des dons plus précieux ;
 Mûris ces verds épis qui flottent sous tes yeux,
 Et dore le froment que Cérés attendrie
 Leur donna pour soutien de leur pénible vie.

IL dit : l'été charmé de ses nobles destins
 Accomplit du soleil les ordres souverains.
 Dans la terre et dans l'air sa chaleur épanche,
 Comme un fleuve de feu, circule et s'insinue.
 Sans doute, loin de nuire, elle est utile aux champs
 Où la nature en paix a disposé ses plans,
 Où le gazon touffu, la mousse et la fougère
 Couvrent d'un voile épais la face de la terre,
 Et ne laissent passer des rayons de l'éte,
 Que ce qui peut servir à la fécondité.
 Mais dans les lieux où l'art, établissant son trône,
 Asservit à ses loix et Vertumne et Pomone ;

Le sillon , épuisé par les mêmes chaleurs ,
Voit bientôt se flétrir la gloire de ses fleurs ,
A moins que l'arrosoir , ranimant la verdure ,
N'y fasse chaque jour pleuvoir une onde pure.

Nymphes qui présidez aux sources , aux ruisseaux ,
Venez donc nous prêter la fraîcheur de vos eaux .
Heureux qui , dans un coin , sous un rocher humide ,
Voit sourdre , auprès de soi , la fontaine limpide !
C'est assez pour mes vœux . La médiocrité
Du maître et du jardin fait la félicité .

GARDEZ-VOUS de verser la liqueur salubre ,
Lorsqu'au milieu du jour l'astre qui nous éclaire
D'un déluge de feux couvre tout le jardin .
L'eau donnée à la terre y coule alors en vain ,
Irrite encor la soif dont elle est consumée ,
S'exhale dans les airs , et se perd en fumée .

TEL l'encens d'Yémen , dans un jour solennel ,
Touche à peine le feu qui brûle sur l'autel ,
Qu'évaporé soudain par la chaleur puissante ,
Il monte vers les cieux en nuée odorante .

C'EST à l'heure où l'aurore, annonçant le réveil,
 Monte dans l'orient sur son trône vermeil ;
 C'est sur-tout quand l'étoile à Vénus consacrée,
 Fait succéder au bruit la tranquille soirée,
 Que le sol, respirant d'une longue chaleur,
 De l'humide arrosoir implore la faveur.
 Après un jour brûlant, foible et demi-fanée,
 Chaque plante languit sur sa tige inclinée :
 Mais lorsque le nectar a coulé dans son sein,
 Ses organes vaincus se raniment soudain ;
 On la voit relever sa tête avec noblesse,
 Et reprendre à-la-fois sa grace et sa souplesse.

L'ONDE a tout rafraîchi ; vos avides buveurs
 De leur soif tour-à-tour ont éteint les ardeurs.
 Tandis que le soleil, au bout de sa carrière,
 Oppose encore à l'ombre un reste de lumière ;
 Traversez de nouveau ces charmantes tribus,
 Recueillez leurs parfums sur vos pas épanchus,
 Voyez, entre les buis, reluire leur feuillage,
 Et par-tout du bonheur briller la douce image.
 Demain, les verts boutons des roses, des œillets
 Vous laisseront déjà deviner leurs attraits ;

L'abricot odorant , la cerise vermeille
Vous païront à l'envi le bienfait de la veille ;
Et durant tout l'été , vos fertiles jardins
Seront comme ces lieux de l'équateur voisins ,
Où la terre , toujours plus ardente et plus belle ,
Nourrit , sans s'épuiser , sa verdure immortelle.

LA , sur les champs brunis , comme sur les forêts ,
Une flore plus fière a déployé ses traits.

Des arbres monstrueux y couvrent les rivages ,
Et semblent y braver le tems et les orages .

Le puissant Séiba , tel qu'une immense tour ,
Ombrage cent arpens de son vaste contour.

Au-dessus des forêts ses branches étendues
Semblent d'autres forêts , dans les airs suspendues .

Combien de fois la terre a changé d'habitans ,

Combien ont disparu d'empires florissans ,

Depuis que ce géant , du sein de la bruyère ,

A porté dans les cieux sa tête séculaire !

DE brillans végétaux , favoris de Phœbus ,

Offrent dans ces climats les plus rares vertus .

Délicieux moka , ta sève enchanteresse

Réveille le génie et vaut tout le Permesse .

Là , rougit une écorce , antidote divin ,
Quand la fièvre en fureur s'allume dans mon sein ;
Ici , pour me flatter , la vanille grimpante
Attache aux arbrisseaux sa silique odorante.
Amboine avec orgueil voit ses belles forêts ,
Et les noix de Banda parfument nos banquets.

Sous de verts tamarins , frais et pompeux ombrages ,
Je contemple à plaisir ces vastes paysages
Où le Nopal nourrit sur ses bras épineux ,
De la pourpre de Tyr l'héritier malheureux ;
Où pendent des rochers les lianes flottantes ;
Où le sable est couvert de grenades brillantes ;
Où blanchit le jasmin ; où de ses longs festons ,
L'agathis élevé couronne les vallons ;
Où , sous le doigt surpris , la tendre sensitive
Incline ses rameaux et sa feuille craintive :
L'œil ne sauroit suffire à les distinguer tous.
Faut-il , aimables fleurs , fruits si beaux et si doux ,
Faut-il que votre aspect rappelle à ma mémoire
De cent peuples détruits la déplorable histoire ;
Et pourquoi la fortune à d'affreux conquérans
A-t-elle découvert vos rivages charmans ?

MUSE, transporte-moi dans quelque île lointaine,
Que le ciel ait cachée à l'Europe inhumaine ;
Présente à mes regards un vallon fortuné
Que la main des mortels n'ait jamais profané.
Tu m'écoutes. Un bois élevé, magnifique
Répand autour de moi son ombre aromatique.
D'une source commune, ainsi que deux jumeaux,
Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux,
Sur les myrtes voisins le bengali soupire.
Parmi les lataniers qu'agite le zéphire,
La perruche bruyante et le lori vermeil
Sautent sous la feuillée à l'abri du soleil.
D'Aras majestueux un éclatant nuage
S'abat en rayonnant, et remplit le bocage :
Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors
Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors ;
Tantôt un ananas qui sort du sein des herbes
Rassemble autour de lui ces convives superbes.
Là d'innombrables nids, mêlés avec les fleurs,
Prospèrent à couvert des cruels oiseleurs.
Je vois de tous côtés, près des vagues émues,
Se traîner à pas lents les pesantes tortues,

Tandis que les oiseaux chéris du dieu des mers
Quittent de l'océan les immenses déserts ,
Et rasant à grands cris les sables des rivages ,
En foule , sur le soir , volent sous les ombrages .

LA nuit même ne peut de ce riant séjour ,
Malgré son voile épais , bannir l'éclat du jour .
Quelques plantes encor se disputent la gloire
De répandre des feux dans l'ombre la plus noire .
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Luttent en se jouant dans des bois d'orangers ;
De rapides éclairs jaillissent de leurs aîles ,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles .
Le jeu cesse ; à l'instant règne l'obscurité .
Puis un folâtre essaim ramène la clarté ,
Vole , s'agite en l'air , et le remplit de flamme .

MAIS ni ces belles nuits que la nature enflamme ,
Ni les plaines d'Asie et les monts des Incas
Ne sauroient , France heureuse , égaler tes climats .
Tu surpasses l'Égypte , où , trois fois chaque année ,
D'une riche moisson la terre est couronnée ;

Et la ville de Mars, triomphante des rois,
 Eût, dans ses jours de gloire, envié tes exploits.
 On ne voit point nager dans tes ondes fertiles
 D'énormes caymans, ni d'affreux crocodiles.
 Jamais dans tes forêts un chasseur imprudent
 Ne recula tout pâle à l'aspect d'un serpent,
 Qui, sortant tout-à-coup d'un horrible repaire,
 Ouvre, en se redressant, sa gueule meurtrière.
 Tes vallons sont couverts de superbes troupeaux ;
 Des pampres renommés festonnent tes côteaux ;
 L'huile coule à flots d'or aux bords de la Durance ;
 Cérès de tes greniers entretient l'abondance ;
 Mars attelle à son char tes coursiers frémissans,
 Et la mer tremble au loin sous tes mâts foudroyans.

COMBIEN de monumens dont la grandeur étonne !
 Regardez, c'est Bossuet qui s'élève et qui tonne ;
 C'est Descartes, du monde éclairant le chaos ;
 C'est Corneille, Pascal, Racine, Despréaux ;
 Le fanatisme éteint sous les pieds de Voltaire ;
 Buffon, de la nature ouvrant le sanctuaire ;
 Et toi Jean-Jacque, enfin, qui de leurs droits sacrés
 Rendis aux nations les titres égarés.

J'aime à voir ces guerriers, l'honneur de nos vieux Âges,
 Un Martel qui du More a sauvé nos rivages ;
 Un Charles qui , vainqueur ou soutien de cent rois ,
 De son peuple toujours a respecté les droits ;
 Des Guesclin , des Bayard la valeur souveraine,
 Et plus près de nos jours , Catinat et Turenne.

PÈRE de la nature , être puissant et bon ,
 Protège cet Empire où l'humaine raison
 Cherche aujourd'hui dans l'ordre et les loix naturelles
 De la société les bases éternelles.

Fais-y du haut des cieux descendre l'équité ,
 La paix et l'union , la tendre humanité ,
 La sagesse qui règle et guide notre vie ,
 Et l'amitié par qui sa course est embellie.

Daigne , daigne toujours à ses représentans
 Inspirer des desseins salutaires et grands.

De ses nouveaux Linus éternise les veilles
 Découvre à ses savans tes secrettes merveilles.

Donne à la jeune fille une aimable pudeur ,
 Et répands sur ses traits la grace et la candeur.

Qu'à nos yeux chaque mère , ainsi que Cornélie ,
 Fasse de ses enfans sa parure chérie.

Avec la liberté , raffermis et maintien
L'amour sacré des loix , son plus ferme soutien
Puisse l'astre éclatant où brille ta puissance
Nerrien voir dans son cours de plus grand que la France !

Quoiqu'un ciel tempéré garantisse nos champs
Et des froids rigoureux et des feux dévorans ;
Thermidor a pourtant , de sa brûlante haleine ,
Tari , jusqu'au limon , les ruisseaux dans la plaine.

Voilà l'heure des bois. Déjà sous leurs rameaux
Se retirent en foule et bergers et troupeaux,
Des troupeaux , des bergers venez suivre les traces ,
Venez-y retrouver la fraîcheur et les graces.

C'est-là que le fraisier , à l'abri du soleil ,
Vous offrira son fruit odorant et vermeil ,

Là sont de hauts gazons qu'une onde pure arrose ;

Là du sein des rochers l'œil voit jaillir la rose ;

Là souvent , en marchant , enveloppé , surpris

Par les bras tortueux des arbrisseaux fleuris ,

On s'agite un moment dans ce verd labyrinthe ,

Et par un doux effort on en perce l'enceinte.

C'est dans ce temps encor qu'on voit du fond des eaux

S'élever par degrés différens végétaux ,

Qui, cherchant du soleil l'influence féconde,
 Vient s'épanouir sur la face de l'onde.
 Beaux lacs, fleuves pompeux, pacifiques étangs,
 Ouvrez à mes regards vos trésors verdoyans.
 Puissé-je pénétrer dans ces touffes humides,
 Azile accoutumé des sarcelles timides ;
 Distinguer ces roseaux nourris dans votre sein,
 Et du peuple écaillé connoître le jardin !

ARRÊTONS-NOUS au pied des collines fleuries
 D'où Saint-Maur voit la Marne arroser les prairies.
 Là, des saules sans nombre inclinent sur les eaux,
 Ou dressent dans les airs leurs mobiles rameaux.
 Un magnifique insecte habite leur feuillage,
 Et d'un parfum de rose embaume le rivage.
 De larges nymphæa, sur les flots aplanis,
 Forment des deux côtés de superbes tapis.
 Le séneçon doré, la rouge salicaire
 S'unissent pour orner les bords de la rivière ;
 Et le convolvulus, éclatant en blancheur,
 Sur les buissons voisins entrelaçant sa fleur,
 De ses nombreux festons couvrant leurs intervalles,
 Semble le nœud charmant des grâces végétales.

QUELQUEFOIS le matin y doin des sentiers battus ,
Promenant au hasard mes pas irrésolus ,
Un lac s'offre à ma vue entre des monts sauvages ;
La brume ténébreuse en couvre les rivages.
Mais à peine Phœbus pénètre ces vapeurs ,
Je les vois s'élever à travers les hauteurs ,
L'eau commence à reluire , et le brouillard humide
S'enfuit le long des bois , comme un spectre livide.
Alors , dans leur éclat , j'apperçois les trésors
Dont les zéphirs naissans embellissent ces bords.
Les rochers , l'un sur l'autre entassés près des ondes ,
M'offrent des arbrisseaux dans leurs fentes profondes ;
La mousse est à leurs pieds brillante de fraîcheur ,
Et de l'ouate molle égale la douceur.
La châtaigne aquatique , au sein du lac placée ,
Se présente de loin sous sa peau hérissée.
Si quelqu'enfant d'Eole , en traversant ces lieux ,
S'amuse à soulever les flots séditions ,
Plus d'un fruit , emporté par la vague et l'orage ,
Roule , et vient sous mes mains échouer au rivage.

C'ÉTOIT ainsi qu'Atys , à l'ombrage des bois ,
Alloit de la nature étudier les loix ,

Et que son jeune esprit, s'ornant dans la retraite,
Employoit ces beaux jours qu'on perd et qu'on regrette.
De vingt printemps à peine il comptoit le retour,
Il connoissoit déjà les plantes d'alentour.
Ni le marais tremblant, ni le côteau rapide
N'en pouvoient dérober à sa recherche avide.
D'un œil perçant et sûr il observoit leurs traits,
S'instruisoit de leurs mœurs et suivoit leurs progrès :
Puis, lorsque le zéphire ouvroit leur sein fertile,
Il les alloit cueillir, chacune en son asyle ;
Des plus épais rameaux séchoit l'humidité,
Et savoit conserver leur forme et leur beauté.
Tels étoient ses plaisirs. Lucile sa maîtresse
Partageoit tous ses goûts, ainsi que sa tendresse.
Des filles de l'Olympe elle avoit les attraits,
Et déjà l'indigent éprouvoit ses bienfaits.
Tous les deux habitoient dans les vallons d'Émile.
On connoissoit leurs feux : confiant et facile
Leur cœur ne savoit pas céler la vérité,
Ni de leur doux penchant cacher la pureté.
Mais on applaudissoit une flamme si belle.
Tous les jeunes amans les prenoient pour modèle.

Pour leur félicité chacun formoit des vœux ,
Et prioit leurs parens de couronner leurs feux.

CHAQUE année , au village , et les jeux et la danse
De la jeune Lucile annonçoient la naissance ;
Pour embellir la fête , on convint en secret
De l'aller célébrer au fond de la foret.

Son amant fut chargé de disposer l'ombrage.
Jugez de quelle ardeur il part pour cet ouvrage !

De combien de projets repaissant son amour ,
Il retranche , il ajoute , et change tour à tour !

On devoit s'assembler au sein d'une clairière
Qu'ornent d'un demi-jour et l'ombre et la lumière ,
Retraite des zéphirs , où le trèfle et le thym
Conservent à midi la fraîcheur du matin.

Les arbres d'alentour sous ses mains s'arrondissent ;
Par des chaînes de fleurs l'un à l'autre ils s'unissent.

Il élève à leurs pieds des trônes de gazon,

Ici , de sa Lucile il retrace le nom ;

Là , quelques vers heureux , tels qu'amour en fait naître ,
Expriment son ardeur sur l'écorce d'un hêtre.

L'ouvrage enfin s'achève au gré de ses desirs.

Alors du lendemain devantant les plaisirs ,

Il se peint sa maîtresse entrant sous ce portique ;

Il voit son front briller d'une rougeur pudique

A l'aspect imprévu du champêtre ornement ,

Où son cœur reconnoît la main de son amant.

CEPENDANT le soleil a quitté l'hémisphère.

La forêt s'obscurcit , et le bruit du tonnerre

Qui , sur les monts lointains , rouloit depuis long-tems ,

Approche et retentit en éclats menaçans.

Adieu , s'écrie Atys , bois heureux , cher azile ,

Demain sous vos rameaux vous recevrez Lucile ;

Qu'amour , en sa faveur , écarte loin de vous

Et les traits de l'orage , et les vents en courroux !

Que nul objet fâcheux n'afflige ici sa vue !

A ces tendres souhaits , un éclair fend la nue ,

Et la flèche de feu perce l'infortuné.

SI TÔT que le soleil , de rayons couronné ,

R'ouvre de l'orient les barrières vermeilles ;

Les filles du haméau remplissent des corbeilles

Du fruit des cerisiers qui couvrent leurs guérets ,

De fromages exquis et des dons de Cérés.

Des guirlandes de rose ornent leur chevelure.

On emmène Lucile au temple de verdure ,

Lucile triomphante, et qui ne prévoit pas
Quel est l'affreux spectacle où l'on conduit ses pas.
On arrive en chantant aux portes du bocage.
Elle entre, elle aperçoit sous un aride ombrage
Son amant sans couleur, l'œil fixe, inanimé,
Appuyé contre un tronc à demi consumé.
Est-ce toi, cher Atys? Elle approche, et glacée
Par la funeste odeur que la foudre a laissée,
Trop sûre du destin de son fidèle amant,
Elle tombe à ses pieds sans voix, sans mouvement.
Esculape, pleurant cette nymphe chérie,
Epuisa ses secrets pour la rendre à la vie;
Mais en vain : sur les bords qu'on passe sans retour,
Son ame avoit rejoint l'objet de son amour.

ENFIN les feux ardens que Syrius nous lance
Ont de nos végétaux exalté la puissance.
Venez dans les forêts, parcourez les coteaux,
Vous qu'occupe le soin de soulager nos maux.
Sous des dehors légers, Flore en effet possède
Aux douleurs des humains un sûr et prompt remède.
Pour ranimer la vie et prolonger les jours,
Hippocrate n'a point de plus puissans secours.

Trois élémens sur-tout composent leur nature ;
 L'un père de l'acide, et l'autre de l'eau pure ,
 Enfin le noir charbon. De ces trois élémens
 Le mélange divers fait leurs tempéramens ;
 Suffit pour distinguer les nombreuses espèces ,
 Et selon nos besoins varier leurs largesses.

QUAND l'importune toux , par de fréquens efforts ,
 D'un vieillard haletant fatigue les ressorts ;
 La douce violette , en syrop préparée ,
 Soulage en l'humectant sa poitrine ulcérée.
 Le lys avec sa bulbe , ainsi qu'avec sa fleur ,
 D'une plaie enflammée amortit la chaleur.
 Regardez Machaon , sous les murs de Pergame ,
 Aux Atrides blessés apportant le dictame ;
 D'abord leur sang s'arrête , et le fer inhumain
 Se détache lui-même , et tombe de leur sein.

Du pavot , pour les grands , on découvrit l'usage
 Le sommeil qui se plaît sous l'humble toit du sage
 Fuyoit d'un pied léger les superbes lambris
 Où sur la soie et l'or s'agitent les soucis.
 Que ne peut la richesse ? Une plante nouvelle
 Usurpa les sillons et distilla pour elle

Un lait assoupissant, un lait dont les effets
Du paisible Morphée imitent les bienfaits.

C'EST dans le doux climat qui vit fleurir Athènes,
C'est parmi les débris d'Argos et de Mycènes,
Le long de l'Éurotas, au bord de l'Inachus,
Que la rose vermeille a toutes ses vertus.
Son essence divine, aux Reines réservée,
Et dans des flacons d'or avec soin conservée,
Surpasse le nectar dont jadis ces beaux lieux
Firent aussi présent à la table des Dieux.

ON a long-tems cherché dans les bois et les plaines
Un remède infallible aux amoureuses peines.
On croyoit que le jus de quelques végétaux
Dans des cœurs agités ramenoit le repos,
Fléchissoit un objet orgueilleux et sauvage,
Et pouvoit à ses fers rendre un amant volage.
Antique illusion ! frivole et vain espoir !
La fille du soleil dont le fatal pouvoir,
Renversant à son gré les loix de la nature,
Aux humains étonnés déroboit leur figure ;
Et celle que Jason a vue en sa faveur
Du dragon de Colchos endormir la fureur,

Malgré tous les efforts de leur magique adresse,
N'ont su fixer d'un cœur l'inconstante tendresse.

Pourquoi chercher des biens que les plantes n'ont pas?

Contentons-nous de ceux qui naissent sous nos pas.

Qui les pourroit compter? L'humble mousse procure

La chaleur aux Lapons, aux rennes la pâture;

Elle abrite les œufs que couve un tendre oiseau,

Et l'agile écureuil en forme son berceau.

C'est aux mousses qu'on doit mille couleurs nouvelles,

Et d'un feu sans danger les vives étincelles.

D'un courant inconnu, d'un crystal souterrain

Leur humide épaisseur est l'indice certain.

Epars sur le sommet des monts et des collines,

Ces foibles végétaux réparent leurs ruines.

Ils savent arrêter ces nuages poudreux,

Ce sable, ces débris que l'aquilon fougueux

Enlève aux bords des mers, aux vallons, aux campagnes;

Et pousse en tourbillons tout autour des montagnes.

Dans le creux des rochers, sur leurs arides flancs,

Ces débris retenus, malgré l'effort des vents,

Y donnent à la graine une retraite sûre;

On voit de tous côtés s'étendre la verdure;

Et de jeunes forêts d'utiles arbrisseaux
Balancer dans les airs leurs mobiles rameaux.

LA structure des fleurs, leurs graces naturelles
Aux arts dans tous les tems ont servi de modèles.

A leur exemple, on vit l'ingénieux pinceau
Varier ses couleurs dans le même tableau.

L'aiguille de Minerve, imitant la nature,
Releva ses dessins de fleurs et de verdure ;

Et la jeune beauté, sur ses habits flottans,
Vit éclore la rose et fleurir le printems.

Le burin les grava jusques sur les couronnes,
Et l'antique Corinthe en orna ses colonnes.

AH ! combien l'amitié, la vertu, les talens
Ont trouvé dans les fleurs d'aimables monumens !
Combien de noms fameux ravis à la mémoire,
Sans l'herbe ou l'arbrisseau qui consacre leur gloire !

La richesse se perd, la force se détruit ;

Des travaux des mortels la fortune se rit,
Sur le front des rois même imprime ses outrages,
Renverse leurs palais et brise leurs images.

Plus durable lui seul que le marbre et l'airain,
L'arbuste où vit leur nom triomphe du destin.

C'est une inscription que le tems renouvelle,
Qu'offre chaque printems, que chaque hiver rappelle.

QUEL nom, mieux que le tien, a jamais mérité
D'obtenir, ô Linné, cette immortalité !
Tu vins, l'ordre parut. Une vive lumière
Rejaillit tout-à-coup sur la nature entière.
Le lit sombre et profond des divers minéraux,
L'agile enfant de l'air et l'habitant des eaux,
Les plantes que zéphir au printems fait renaitre,
Tu vis, tu connus tout, et tu fis tout connoître.

Fin du Chant second.

NOMENCLATURE LINÉENNE DES PLANTES

Dont il est parlé dans le second Chant.

LE FROMENT , *triticum hybernum , aestivum.*

L'ENCENS , *an juniperus lycia ?*

LA ROSE , *rosa centifolia.*

L'OEILLET , *dianthus caryophyllus.*

L'ABRICOTIER , *prunus armeniaca.*

LE CERISIER , *prunus cerasus.*

LE SÉIBA , *bombax ceiba.*

LE MOKA , OU CAFFÉ , *coffea arabica.*

Là rougit une écorce , antidote divin,
Quand la fièvre , etc.

LE QUINQUINA , *cinchona officinalis.*

LA VANILLE , *epidendrum vanilla.*

Amboine avec orgueil voit ses belles forêts ,

LE GIROFLIER , *caryophyllus aromaticus.*

LA NOIX DE BANDA , OU LA MUSCADE , *myristica officinalis.*

LE TAMARIN , *tamarindus indica.*

LE NOPAL , *cactus tuna.*

LA GRENADE , *punica granatum.*

LE JASMIN , *nyctanthes sambac.*

L'AGATHIS, *aeschynomene grandiflora*.

LA SENSITIVE, *mimosa pudica*.

LE MYRTE, *myrtus communis*.

LE LATANIER, *chamaerops excelsa*.

LE COCO, *cocos nucifera*.

L'ANANAS, *bromelia ananas*.

L'ORANGER, *citrus aurantium*.

LE FRAISIER, *fragaria vesca*.

LA ROSE, *rosa rubiginosa*, etc.

LA NYMPHAEA OU LE NÉNUPHAR, *nymphaea alba*, etc.

LE SENEÇON, *senecio paludosus*.

LA SALICAIRE, *lythrum salicaria*.

LE CONVULVULUS, OU LISERON, *convolvulus sepium*.

LA CHATAIGNE AQUATIQUE, OU LA MACRE, *trapa natans*.

LE THIM, *thimus serpillum*.

LE HÊTRE, *fagus sylvatica*.

LE LYS, *lilium candidum*.

LE DICTÂME, *origanum dictamnus*.

LE PAVOT, *papaver somniferum*.

Animaux, oiseaux, amphibies, poissons,
insectes.

De la pourpre de Tyr l'hésitier malheureux,

LA COCHENILLE, *coccus cacti*.

LE BENGALI, *fringilla amadava*.

LA PERRUCHE, *psittacus versicolor*, etc.

LE LORI , *psittacus lory* , etc.

L'ARA , *psittacus macao* , etc.

LA TORTUE , *testudo caretta* , etc.

LE CAYMAN ,) *lacerta crocodilus* . a. b.

LE CROCODILE ,)

LA SARCELLE , *anas querquedula* , *crecca* , *circia* .

Un magnifique insecte , etc.

LE CAPRICORNE MUSQUÉ , *cerambix moschatus* .

LE RHENNE , *cervus tarandus* .

L'ÉCUREUIL , *sciurus vulgaris* .

Fin de la Nomenclature linnéenne.

N O T E S

D U S E C O N D C H A N T .

(N O T E 1 .)

Le puissant Séiba , etc.

CET arbre est un des végétaux les plus gros et les plus élevés qui existent sur le globe. On en connoît deux espèces. Des jeunes feuilles de la première dégoutte une sève abondante ; son fruit a le goût de la figue , à laquelle il ressemble par les petits pépins dont il est rempli. Le fruit de l'autre espèce est moins gros ; ses feuilles sont plus larges , et leur verdure tire sur le noir. On y recueille une manne qui a la forme et les propriétés de celle de la Calabre.

(N O T E 2 .)

Sous de verds tamarins , etc.

LE tamarin est un arbre élevé et d'un grand couvert ; à ses fleurs succède une silique courte , épaisse , telle à-peu-près que les gousses de nos fèves , divisée intérieurement en trois ou quatre cellules qui contiennent un petit noyau , enveloppé d'une pulpe filamenteuse , dont l'acidité se trouve tempérée par un goût agréable de sucre. On dit que cette silique se retire régulièrement sous les feuilles au coucher du soleil , et qu'elle reparoît le lendemain au lever de l'aurore.

(N O T E 3.)

L'agathis, etc.

CET arbre croît à une assez grande hauteur ; sa fleur est la plus grande des papilionnées. Il en sort une gousse remplie d'amandes que l'on emploie comme alimens. On dit que dans les années pluvieuses l'agathis porte trois et quatre fois des fruits.

(N O T E 4.)

Où , sous le doigt surpris, la tendre sensitive

Incline ses rameaux et sa feuille craintive.

ON cultive cette plante dans les serres, moins encore pour la beauté de ses fleurs, que pour la sensibilité exquise de ses branches et de ses feuilles.

Ce sont des arbres de la famille des sensitives qui produisent la gomme rouge et la gomme blanche, confondues mal-à-propos dans les boutiques sous le nom de gomme arabique. Les anciens ne connoissoient que la première ; ils donnoient à l'arbre d'où elle sort le nom d'acacia. Il croît dans l'Arabie ; on l'a trouvé aussi dans les sables du Sénégal. Il s'élève peu et sous la forme d'un buisson irrégulier ; ses feuilles sont, à leur base, armées d'épines ; son bois est d'un rouge brun. Des diverses parties du tronc et des branches découle naturellement, pendant la fleuraison, une gomme rougeâtre, en larmes ou en boules, transparente et d'une saveur amère : c'est la gomme arabique

proprement dite. Adanson , qui le premier nous a donné une connoissance satisfaisante des gommiers , observe que le nom de *mimosa nilotica* ne convient guères à cet arbre , puisque , par le défaut d'une chaleur suffisante , il ne produit point de gomme sur les bords du Nil.

L'arbre d'où nous tirons la gomme blanche , plus estimée que la précédente , a la même hauteur et à peu près la même forme que le gommier rouge ; mais son bois est blanc. Il se plaît sur les côtes maritimes et sablonneuses de cette partie de l'Afrique voisine du Sénégal. C'est le *mimosa Senegal* de Linné.

(NOTE 5.)

Sur les myrtes voisins le bengali soupire.

Cet oiseau est une espèce de pinson dont le chant est doux et mélodieux. Il habite les régions les plus chaudes ; son bec est rouge. Le plumage du mâle a une teinte fort agréable de pourpre ; celui de la femelle tire sur le cendré.

(NOTE 6.)

D'énormes caymans , etc.

Crocodile de la plus grande espèce , d'une force et d'une voracité effroyables.

On a donné aussi le nom de cayman à un poisson du genre des brochets , que Linné appelle *esox osseus*. Il peut avoir trois pieds de long ; son dos est couvert

d'écailles d'une substance osseuse , qui adhèrent fortement à la chair. Il habite les mers de l'Amérique septentrionale et de l'Asie ; mais il n'en est pas ici question.

(NOTE 7.)

Un magnifique insecte habite leur feuillage ,
Et d'un parfum de rose embaume le rivage.

Cet insecte est le capricorne odoriférant ou musqué , à corcelet épineux , d'un verd doré luisant , à antennes médiocres d'un bleu violet.

Voici ce qu'on trouve à son sujet dans l'Encyclopédie méthodique. Il a de douze à quatorze lignes de long. Il est d'une belle couleur verte , bleuâtre en dessus , un peu cuivreuse en dessous. Les antennes et les pattes sont plus bleues que le corps : dans le midi de la France , cet insecte est presque toujours d'une couleur noirâtre un peu bronzée. Les antennes sont un peu plus courtes que le corps dans les femelles , et un peu plus longues dans les mâles. Le corcelet a une épine de chaque côté , et quelques tubercules peu marqués en dessus qui le rendent raboteux. Les élytres (ou étuis des ailes) sont très-finement chagrinées ; elles ont deux lignes longitudinales peu élevées , et elles sont un peu flexibles. Les pattes , sur-tout les postérieures , sont assez longues. Les cuisses antérieures sont un peu renflées.

Il se trouve en Europe sur le saule : il répand une odeur très-suave , semblable à celle de la rose , qui se

fait plus fortement sentir dans le temps de l'accouplement.

(NOTE 8.)

De larges nymphææ, etc.

Le nénuphar blanc est comparable aux plus belles plantes ; sa fleur est aussi éclatante et plus étoffée que celle du lys. Elle monte au-dessus des eaux, dans le temps de la fleuraison, pour garantir de l'humidité les poussières séminales nécessaires à la reproduction. C'est vers sept heures du matin qu'elle commence à sortir, et à midi elle est élevée de trois pouces au-dessus de l'eau. Sur les quatre heures du soir, elle fait ses préparatifs pour la nuit, se ferme et descend peu-à-peu sous l'eau où elle demeure jusqu'au lendemain.

Le développement des feuilles du nénuphar, au printemps, est le signe le plus assuré du retour de la chaleur, et de la durée constante des beaux jours. Par la disparition de ses feuilles, en automne, on peut aussi conjecturer l'arrivée plus ou moins tardive des gelées, et même la longueur de l'hiver.

(NOTE 9.)

Un lac s'offre à ma vue entre des monts sauvages.

On trouve à Herboriser dans les montagnes je ne sais quel charme inconnu par-tout ailleurs. La fatigue qui assaisonne si bien le plaisir, la grandeur et la nouveauté des tableaux, l'air plus subtil et plus pur, tout émeut l'ame et la dispose à sentir plus vivement l'im-

pression des objets; L'herborisation suivante, faite par Rousseau dans les Alpes, pourra donner une idée des sensations que l'on éprouve au milieu de ces sauvages et sublimes promenoirs.

« Je me rappellerai toute ma vie une herborisation
 » que je fis un jour du côté de la Robaila. J'étois seul;
 » je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne,
 » et de bois en bois, de roche en roche, je parvins à
 » un réduit si caché, que je n'ai vu de ma vie un aspect
 » plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres
 » prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse et
 » entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce ré-
 » duit, de barrières impénétrables. Quelques inter-
 » valles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient
 » au-delà que des roches coupées à pic, et d'horribles
 » précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant
 » sur le ventre. Le duc, la chevêche et l'orfraie fai-
 » soient entendre leurs cris dans les fentes de la mon-
 » tagne; quelques petits oiseaux rares, mais familiers,
 » tempéroient cependant l'horreur de cette solitude. Là
 » je trouvai la *dentaire pentaphyllos*, le *cyclamen*, le
 » *nidus avis*, le grand *laserpitium* et quelques autres
 » plantes qui me charmèrent et m'amusèrent long-temps;
 » mais insensiblement dominé par la forte impression
 » des objets, j'oubliai la botanique et les plantes; je
 » m'assis sur des oreillers de *lycopodium* et de mousses,
 » et je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que
 » j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers, où

» les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouve-
 » ment d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me
 » comparois à ces grands voyageurs qui découvrent
 » une île déserte, et je me disois avec complaisance,
 » sans doute je suis le premier mortel qui ai pénétré
 » jusqu'ici; je me regardois presque comme un autre
 » Colomb. »

(N O T E 10.)

La châtaigne aquatique, etc.

CETTE plante nommée saligot, mâcre ou cornuelle, nage sur les eaux. La capsule qui contient son amande est armée de quatre piquans durs et recourbés. Son fruit est farineux et nourrissant; il se vend dans plusieurs marchés d'Italie. L'industrie chinoise a su fertiliser jusqu'à ses marais en y cultivant cette plante. On en voit plusieurs pieds à Versailles dans le bassin d'Apollon.

(N O T E 11.)

Aux Atrides blessés apportant le dictame.

HOMÈRE a célébré cette plante qui a mérité aussi les louanges du père de la médecine. Elle se plaît principalement dans la Crète, au milieu des rochers du mont Ida. Elle n'est pas inconnue aux chèvres sauvages, dit Virgile, quand la flèche rapide demeure attachée à leur flanc. C'étoit une opinion reçue qu'il suffisoit à un animal blessé de se frotter contre le dic-

tame pour faire tomber le fer qui le déchiroit, et recouvrir ses forces avec la santé.

(N O T E 12.)

C'est aux mousses qu'on doit, etc.

LES arts tirent des mousses et des lichens un grand nombre de couleurs. On connoît dans nos ateliers l'usage de l'orseille qui n'est autre chose que le *lychen roccella*. Le principal ingrédient que les femmes Russes emploient dans leurs teintures est un lycopode applati qui abonde dans les bruyères marécageuses. Celui qu'on nomme lycopode à massue nous fournit une abondante poussière avec laquelle on forme ces gerbes et ces torches lumineuses qu'on agite impunément sur les théâtres au milieu des matières les plus inflammables. Mais une propriété plus intéressante, c'est celle d'une mousse qu'on trouve assez communément entre deux eaux dans les rivières, et qu'on nomme fontinale anti-pyrétique. Elle résiste au feu d'une telle force que, placée entre le tuyau d'un poêle ou d'une cheminée et le bois voisin, quand bien même le tuyau viendrait à crever, elle suffit pour arrêter la violence de la flamme et prévenir tout accident. On ne finiroit pas si l'on vouloit détailler tous les secours que l'économie domestique reçoit de ces petits végétaux. Le *bryum rurale* qui se plaît sur les vieux toits de chaume, en prolonge la durée au-delà d'un siècle. L'habitant de la Norvège, à l'aide d'un lichen, est parvenu à détruire les

loups tout aussi bien que l'Angleterre par le prix qu'elle attache à leur tête. C'est un autre lichen, qui nourrit seul, pendant la mauvaise saison, les rhennes si utiles à la Laponie. Lorsque l'hiver a dépouillé les arbres, différentes mousses couvrent leurs tiges et leurs rameaux d'une verdure bronzée, et non-seulement leur donnent alors un aspect agréable, mais servent encore à les distinguer les uns des autres. Tels sont les lichens particuliers du hêtre, du charme, du frêne, etc. D'autres facilitent nos recherches dans le règne minéral; le *lychen calcareus*, par exemple, indique la nature calcaire des rochers sur lesquels il végète. On sait combien le jeu de la baguette divinatoire est un signe équivoque de l'existence d'une eau souterraine, mais par-tout où croît le mnie des fontaines, on est sûr, en creusant, de trouver une source. Je n'entrerai pas dans un plus long détail des propriétés de cette classe nombreuse, qui d'ailleurs, comme on le verra, remplit si agréablement le vide de l'hiver, et qui nous dédommage de la perte des plantes de trois saisons.

Fin des Notes du second Chant.

CHANT TROISIEME.

QUAND, des jours et des nuits égalant la durée,
La balance paroît sur la voûte azurée,
L'automne, couronné de pampre et de raisins,
Prend des mains de l'été l'empire des jardins.
Les folâtres plaisirs, la joie et l'abondance
De l'aimable saison annoncent la présence.

Vous dont la Marne arrose et féconde les champs,
Et de la Côte-d'Or fortunés habitans,
Qu'aux coups de vos maillets vos tonnes retentissent,
Sur leurs flancs arrondis que les cerceaux s'unissent ;
Je vois dans les celliers s'élever vos trésors,
Et la riche vendange écumer à pleins bords.

POUR moi qui de Vertumne et des nymphes sauvages
Aime à suivre les pas à l'ombre des bocages,
Ranimé par l'espoir d'une prochaine paix,
Je remonte ma lyre, et chante leurs bienfaits.

PRÈS des nouvelles fleurs dont se parent les plaines,
Mes yeux avec délice ont vu mûrir les graines :
Les unes sans danger volent au gré des vents,
Se conservent sous l'herbe, et germent dans leur tems.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Ainsi mille arbrisseaux renaissent sans culture ,
Ainsi les monts sans nous réparent leur verdure.

Les autres , si nos soins ne les dirigent pas ,
Ne sauroient en tombant échapper au trépas :
Tels les grains oubliés que glane la misère ,
Au bout de quelques jours , pourriroient sur la terre.

D'un amour maternel la nature conduit
Les plantes que son sein de lui-même produit.
Aux cultures de l'homme, elle est moins favorable.

Que le soc se repose , et le bled peu durable

Disparoît aussitôt des fertiles sillons :

Le chardon y renaît hérissé d'aiguillons ;

La bardane reprend son antique domaine ,

Et l'hièble en vainqueur domine sur la plaine.

VERS la nature encore avançons de plus près ;

Levons le voile obscur qui couvre ses secrets ;

Voyons avec quel art et quelle intelligence

Sa main , au sein des fleurs , façonne la semence.

CELUI qui retira d'un éternel repos

Les germes languissans dans la nuit du chaos ,

Qui leur donna leur forme , et tint chaque partie

A d'immuables loix pour jamais asservie ;

Ce Dieu voulut peupler le naissant univers.
 Il dit , et le lion rugit dans les déserts ;
 L'aigle osa s'élever au séjour de l'orage ,
 Et l'homme enfin montra son auguste visage.
 Mais les monts dépouillés et les champs sans moisson
 Ne présentent encor qu'un stérile limon ;
 A sa puissante voix , une immense verdure ,
 Comme un beau vêtement , entoura la nature.
 Ensuite il commanda que la terre en tout tems
 Fournît des fruits divers à tous ses habitans ,
 Et qu'à se reproduire à l'avenir fidelle ,
 Chaque plante portât sa semence avec elle.
 Ainsi l'humble gazon , comme le lys pompeux ,
 Fut , en naissant , pourvu d'instrumens merveilleux.
 Au centre de la fleur , des colonnes légères
 Lancent de leur sommet de fécondes poussières ;
 Ces atômes subtils , sur l'ovaire épandus ,
 Par de secrets canaux jusqu'au fond descendus ,
 De cellule en cellule , à la graine engourdie
 Vont porter à la fois la chaleur et la vie.
 La corolle dès-lors se fane et se détruit ,
 Et l'œil peut déjà voir la semence ou le fruit.

MAIS de leurs fruits divers les plantes couronnées
A vivre aux mêmes lieux ne sont pas destinées :

L'une doit habiter sur d'arides sommets ,
L'autre aux humides bords des lacs et des marais.
Selon ces stations leur semence varie.

Celle que sur les monts le soleil a mûrie ,
Dans le vague des airs , émule des oiseaux ,
Aime à voler comme eux de côteaux en côteaux ;
Elle a pour s'élever des panaches mobiles ,
Une aigrette plumeuse , ou des ailes agiles.

TEL , plein d'un air subtil , un globe ingénieux
Se balance avec grace et monte vers les cieux.
Il domine en son vol les camps et les armées ,
Plane au-dessus des tours des villes allarmées ,
D'un ennemi rusé déconcerte les plans ,
Observe tous ses pas , suit tous ses mouvemens ,
Et guidant des Français la fougue belliqueuse ,
Fixe , aux champs de Fleurus , la victoire douteuse.

LES fleurs que la nature attache au bord des eaux ,
Pour voiturer leur graine ont différens bateaux.
Les uns , par le moyen d'une voile tendue ,
Parcourent des étangs l'immobile étendue ;

Les autres de la rame empruntent le secours,
Voguent le long du fleuve et suivent ses détours.

On voit, sur l'océan, ces flottés végétales
Franchir sans conducteur d'immenses intervalles,
Enrichir en passant des rivages déserts,
Et prendre terre enfin au bout de l'univers.

Ne craignez pas que l'onde, à travers la nacelle,
Porte aux germes enclos une atteinte mortelle :

Tous les ais sont cousus avec un art divin ;

Et même la nature a souvent de sa main,

Pour fermer toute entrée à la vague orageuse,

Enduit le bâtiment d'une cire onctueuse.

Tel vogue au loin le fruit du cirier odorant,

Des présents de l'abeille aimable supplément ;

Tels mille végétaux qu'en ses rades profondes

L'heureux Américain voit courir sur les ondes.

SAGES enfans de Pen, à l'ombre de la paix,

D'une terre féconde étendez les bienfaits.

Sur les bords verdoyans de vos larges rivières,

Dans les monts dont la chaîne embrasse vos frontières,

Allez cueillir ces fruits qui tombent sans témoins,

Et que peut-être ici réclament nos besoins.

Déjà dans nos cités fleurissent vos verveines ;
Déjà vos tulipiers couronnent nos fontaines ;
Sous vos cèdres pompeux nous méditons vos loix ;
Et tant d'arbres charmans nous viennent de vos bois ,
Que le Français , assis sous leur ombre étrangère ,
Doute s'il est en France , ou dans l'autre hémisphère.

MAIS parmi les attraits de ces hôtes nouveaux ,
Vers l'année à venir dirigeons nos travaux .
L'oignon qui reposoit , enfermé dans la serre ,
S'éveille et vous demande à revoir le parterre .
Interprète à vos yeux de ce naissant desir ,
Son feuillage s'allonge et commence à verdir .
N'attendez pas l'hiver . Quand le doux chant des grives
Charme dans les forêts les nymphes attentives ;
Armé d'un fer luisant , venez dès le matin
Préparer de ces fleurs le berceau souterrain .
Là , docile au cordeau , vous rangez par famille
Le narcisse penché , l'odorante jonquille ,
La tulipe superbe , et cette tendre fleur
Qui du jeune Hyacinthe atteste le malheur .
Elles croissent dans l'ombre , et la lune fidèle
Les couvre chaque mois d'une couche nouvelle .

TEL que le vrai mérite, à lui-même inconnu,
 Sans pompe et sans éclat vous plaît par sa vertu ;
 Tel l'humble potager, trésor de l'indigence,
 Doit dans tous vos travaux avoir la préférence.
 Des présens variés qu'il redouble en ces mois,
 Le jardinier ravi ne peut porter le poids.
 Chaque planche, attentive à lui payer ses peines,
 Lui rend autant de fruits qu'elle a reçu de graines ;
 Et l'arbre quelquefois sur ses rameaux pendans
 Egale en dons heureux les fleurs de son printems.
 Naguères d'un faux goût les poètes esclaves
 Marchoient dans les jardins au milieu des entraves.
 Phœbus ne nommoit pas sans un tour recherché
 Le haricot grim pant à la rame attaché.
 La carotte dorée et les bettes vermeilles,
 En flattant le palais, offensoient les oreilles.
 Ce tems n'est plus. Le chou dont Milan s'applaudit,
 Quand sa feuille frisée en pomme s'arrondit,
 Sans dégrader les vers ose aujourd'hui paraître
 Dans les chants élégans de la muse champêtre.

PEUT-ÊTRE par mes soins prenant des sucs plus doux,
 L'aêne, au sein de la terre, auroit blanchi pour vous ;

L'oseille et le cerfeuil s'étendroient en bordure ;
 Le persil , près des eaux , nourrirait sa verdure ;
 Et la jeune laitue , au soleil de l'hiver ,
 Bravant le long d'un mur l'inclémence de l'air ,
 Iroit , dès le printems , de sa feuille agréable
 Vous payer son tribut et parer votre table.
 Mais je ne prétends pas tout dire dans mes vers.
 C'est assez , si , parmi tant de présens divers ,
 Je trouve le sujet d'une heureuse peinture.
 Je suis comme l'abeille , et j'erre à l'aventure.
 Tantôt , environné d'œillets et de jasmins ,
 Je me plais à chanter la pompe des jardins ;
 Et tantôt , préférant les graces négligées ,
 J'aime à suivre des bois les routes ombragées.

DANS ces lieux retirés que l'art ne connoît pas ,
 Éclairés par Bulliard , allons porter nos pas ;
 Cherchons ces végétaux sans fleur et sans feuillage ,
 Ces fils de la rosée ou de l'humide orage ,
 Les champignons enfin que souvent un seul jour
 Voit paroître , grandir , et passer sans retour.
 De quels traits éclatans la main de la nature
 A su les distinguer au sein de la verdure !

Pourquoi leur auroit-elle encor donné des fleurs ?

Ils en ont le parfum , la grace et les couleurs.

En cueillant celui-ci , l'on croit sentir la rose ;

Celui-là , près des bords que la rivière arrose ,

Contre un saule attaché , présente réunis

Et l'éclat de l'ivoire , et l'odeur de l'anis.

Venez , nymphes , venez : une moisson nouvelle

Dans les champs , dans les bois aujourd'hui vous appelle.

Fuyez ce champignon craint des pudiques yeux ,

Du satyre lascif emblème monstrueux.

Pour vous le mousseron croit et blanchit sous l'herbe ,

Et l'orange a dressé son pavillon superbe.

CHÈRE au fils de Sémèle , odieuse à Cérès ,

La fougère à son tour fleurit dans les guérets.

Je vous découvrerois ses semences cachées ,

Dans des plis amoureux sous la feuille attachées ;

Mais un bruit redoutable éclate dans les airs :

Les autans déchainés ont soulevé les mers ;

L'abyme au loin mugit , et les vagues fumantes

Battent avec fracas leurs rives écumantes.

Approchons , c'est l'instant où sur ses vastes bords

Le terrible océan répand tous ses trésors.

Qui pourroit pénétrer la voûte de ses ondes ;
Qui jamais atteindroit ses merveilles profondes ,
Si des antres secrets , interdits à nos pas ,
La tempête en fureur ne les arrachoit pas ?
Voyez ces longs rubans sur les sables humides ,
Ces gazons que fouloit le pied des Néréides ,
Ces branchages touffus où le poisson tremblant
Trompoit l'avidité d'un monstre dévorant.
Nature , ainsi tes soins embrassent chaque espèce !
Nulle ne doit périr. La timide foiblesse
A la ruse pour elle , et d'un choc inégal
Éloigne , par cent tours , l'événement fatal.
Au reste , la plupart de ces plantes marines
Végètent loin du jour , et vivent sans racines ;
D'autres , du fond des mers à nos yeux s'élevant ,
Sur la face des eaux flottent au gré du vent ,
Et trois pins dont le front se cache dans la nue ,
N'en sauroient égaler la longueur inconnue.

QUITTONS l'humide empire. Au fond de l'orient
Un spectacle nouveau s'ouvre dans ce moment.
Imagination , fée active et légère ,
Pars , et d'un vol hardi parcours cet hémisphère.

Observe des Germains les cités et les mœurs ;
 Du Sarmate , en passant , déplore les malheurs ;
 Franchis le Tanaïs , barrière redoutable ,
 Mais que força des Huns l'armée épouvantable ,
 Quand le fléau de Dieu vint sous ses coups sanglans
 De l'Europe éplorée écraser les enfans ;
 Vois , sur les bords fleuris que le Volga féconde ,
 Les melons parfumés s'abreuver de son onde ;
 Reconnois au Tangut ces puissans végétaux
 Qui de l'avidie parque émoussent les ciseaux ;
 Poursuis , et côtoyant le long mur de la Chine ,
 Abaisse enfin ton vol sur la terre voisine.

LE signal est donné : sous différens drapeaux
 Dix mille hommes déjà franchissent les côteaux.
 Ce n'est point pour aller d'une main meurtrière
 Porter dans les hameaux les fureurs de la guerre :
 Ne craignez pas non plus, hôtes légers des bois ;
 Echo n'entendra point vos gémissantes voix ;
 Suivis de vos petits et près de vos compagnes ,
 Tranquilles , vous pouvez errer dans vos montagnes :
 Cette nouvelle armée , amante de la paix ,
 Ne cherche qu'une plante au milieu des forêts.

C'est aux bords escarpés des profondes ravines,
 C'est autour des rochers suspendus en ruines,
 Près des antres obscurs, aux plus sauvages lieux,
 Que le ginseng enfin se présente à leurs yeux.
 Il hait l'éclat du jour, et sa fleur ne s'entr'ouvre
 Que sous l'ombrage épais de l'arbre qui la couvre.
 De l'automne naissante à la fin de l'hiver
 L'armée infatigable, en ce vaste désert,
 Cueille et sèche avec soin sa racine puissante,
 Et revient au printems chargée et triomphante.

LES arbres ont changé leurs verdoyans atours.
 La sève vagabonde, arrêtée en son cours,
 Du rouge le plus vif colore leurs feuillages,
 Et d'un jaune éclatant émaille les bocages.
 Il semble, en contemplant l'érable au haut des monts,
 Qu'un soleil lumineux le couvre de rayons.
 Cet éclat toutefois, cette riche parure
 Ne vaut pas du printems la naissante verdure.
 L'ame mélancolique y voit avec regrets
 Du départ des beaux jours les sinistres apprêts.
 Descendez dans ces fonds où la vapeur grossière
 Dessine en serpentant le cours de la rivière;

L'année à son déclin s'y pare encor de fleurs,
 Mais l'atteinte des froids a terni leurs couleurs.
 Montez sur la colline où des plantes tardives
 Courbent en frissonnant leurs ombelles craintives ;
 La scabieuse en deuil s'y présente à vos yeux :
 C'est la fleur la plus chère aux amans malheureux ;
 Comme eux elle se plaît sur les rochers sauvages ,
 Comme eux elle est sans cesse exposée aux orages.
 Ah ! ma chère Eliza , si quelque affreuse loi ;
 Si ton père irrité m'eût séparé de toi ;
 Si dans cette abbaye où l'oiseau des ténèbres
 Roule seul aujourd'hui ses cadences funèbres ,
 Le voile redoutable eût couvert tes cheveux ,
 Que ta langue contrainte à prononcer des vœux...
 Je frémis ; de mes yeux je sens tomber des larmes.
 Non , dans des lieux déserts promenant mes allarmes ,
 On ne m'auroit pas vu du récit de nos maux
 Fatiguer les rochers et lasser les échos ;
 Mais mon sang répandu dans ce jour effroyable,
 Eût baigné de tes murs la porte impitoyable.
 Tu vis , tendre Eliza ; tu vis pour mon bonheur !
 D'une sainte union nous goûtons la douceur ;

Comme moi, tu chéris la paix de la campagne;
Ton image adorée en tous lieux m'accompagne.
Si, parmi les objets qui viennent me frapper,
J'aperçois quelques traits dignes de t'occuper,
Je saisis mes pinceaux, et cours d'un pas rapide
En tracer les beautés à ton esprit solide.

DES habitans de l'air vois-tu les légions
Prêtes à désertir nos tristes régions?
Ce sont les végétaux, c'est Vertumne et Pomone
Qui règlent tous les ans ce départ qui t'étonne.
Sitôt que le soleil leur a sur le chemin,
Par la main des saisons, préparé leur festin,
On les voit s'éloigner de la rive Africaine,
Et diriger au nord leur course aérienne.
Mais lorsqu'ils ont enfin, de climats en climats,
Vidé les magasins disposés sur leurs pas,
Ils s'appellent entr'eux, chaque tribu s'assemble,
Part dans un soir propice, et s'en retourne ensemble
Vers l'ardent équateur où les champs plus féconds
Ont déjà vu mûrir de nouvelles moissons.
Les petits, fendant l'air d'une aîle encor timide,
Voyagent sans savoir où leur mère les guide :

Mais au froid de l'automne, aux étranges couleurs
 Dont il vient de frapper la verdure et les fleurs,
 Ne reconnoissant plus l'agréable bocage
 Où parmi les zéphirs folâtroit leur jeune âge,
 Après des lieux plus doux soupirant en secret,
 Ils quittent leur berceau sans plainte et sans regret.

A PEINE ils sont partis, Pomone se prépare
 A combler les souhaits du laboureur avare.
 Des rameaux ébranlés je vois les fruits pleuvoir,
 Je vois l'amas vermeil grossir dans le pressoir,
 Les cuves, les tonneaux, et la meule pesante
 Qui broye en tournoyant la récolte odorante.

POURQUOI des vins d'Aï l'éloquent défenseur,
 Du Champenois paisible oubliant la douceur,
 A-t-il osé flétrir d'une satire amère
 Un jus délicieux qu'il ne connoissoit guère?
 Qu'il vante ses raisins et ce goût délicat
 Qu'une douce fumée annonce à l'odorat :
 C'est toi, fils de la pomme, étincelant breuvage,
 C'est toi qui sus jadis enflammer le courage

De ces fiers Neustriens dont le bras indompté
Fit ployer Albion sous leur joug redouté.
Animé par ton feu , le père de la scène
Aux rivages Français amena Melpomène ,
Et de l'antique Rome étalant la grandeur ,
Nous peignit ses héros dans toute leur hauteur.
Tu sais en pétillant sur la table enchantée
Joindre à l'éclat de l'or une mousse argentée.
La fièvre aux yeux ardents , que rallume le vin ,
Abandonne sa proie à ton aspect divin.
L'arbre qui te produit n'occupe pas sans cesse
La main du laboureur autour de sa foiblesse ;
Il se suffit lui-même , et ses bras vigoureux
Savent bien , sans nos soins , porter leurs fruits nombreux.
C'est l'ami de Cérès : à l'ombre de sa tête
Les épis fortunés méprisent la tempête ,
Et dans le même champ une double moisson
Nous donne l'aliment auprès de la boisson.

SALUT , pommiers touffus qui couvrez la Neustrie ;
Puisse votre liqueur , nectar de ma patrie ,
Si je vous ai vengés d'injurieux rivaux ,
Me faire , non sans gloire , achever mes travaux !

Du fragile débris des feuilles arrachées
 Déjà le long des bois les routes sont jonchées.
 La sombre humidité sort du fond des marais,
 Assemble les vapeurs et les brouillards épais,
 Étend sur la campagne un immense nuage,
 Et cache du soleil la bienfaisante image.
 Alors la terre en pleurs implore en vain ses feux
 Pour la graine tardive et le fruit paresseux :
 Ils ne mûriront point. L'affreuse pourriture
 S'en va tout infecter de son haleine impure ;
 Jusques sur les rameaux où pend encor le fruit ,
 L'immonde coéléno le souille et le détruit ;
 Puis , passant à la graine en sa loge enfermée ,
 La corrompt dans son lait , molle et demi-formée.

QUELQUEFOIS la nature écarte ce malheur.
 Des cieux brillans d'azur , une aimable chaleur ,
 Un air pur , mollement agité par Zéphire ,
 Favorisent les fleurs , prolongent leur empire ,
 Et dans les champs vermeils rappellent à nos sens
 Le passage si doux des graces du printems.

N'AVONS-NOUS pas aussi vu la terre embrasée ,
 Durant l'automne entier sans pluie et sans rosée ?

De funèbres vapeurs obscurcissoient les cieux.
Le soleil , presque éteint , ne présentoit aux yeux
Qu'un orbe ensanglanté , sombre et funeste image.
Les flots toujours émus écumoient sur la plage.
Du tonnerre à toute heure on entendoit le bruit ;
Et pour comble d'horreur , dans l'ombre de la nuit ,
L'effrayant météore et la comète ardente
Agitoient dans les airs leur queue étincelante.
Les peuples éperdus et de crainte glacés ,
D'inévitables maux se croyoient menacés ,
Lorsque de ta ruine , un courrier trop fidelle ,
Malheureuse Calabre , apporta la nouvelle.

LE Vésuve en fureur dans ses flancs caverneux
Commence à bouillonner avec un bruit affreux ,
Et déchaîne , en poussant une épaisse fumée ,
Dans ses gouffres tonnans , la tempête enflammée.
Elle s'ouvre une issue , et du sommet tremblant
En colonne de feu s'élance au même instant.
Des foudres souterrains et des roches fondues
Se croisent dans les airs , et vont rougir les nues.
Le bitume et le soufre épanchus en torrens
Roulent sur la montagne , en sillonnent les flancs ,

Et dans les creux vallons se traçant un passage ,
Des fleuves infernaux offrent l'horrible image.

L'INCENDIE a gagné les antiques forêts :
Les animaux , fuyant dans les sentiers secrets ,
Vingt fois , pour s'échapper , retournent sur leur trace ;
Par-tout la mort en feu les repousse et les chasse.

ON voit , loin du volcan et de leurs toits brûlans ,
Errer de toutes parts les pâles habitans ;
Et l'époux qui soutient sa moitié défaillante ,
Et du vieillard courbé la marche chancelante ,
Et la mère qui croit dérober au trépas
Son fils , unique espoir , qu'elle tient dans ses bras.
Inutiles efforts. Les vagues irritées
Franchissent en grondant leurs rives dévastées.
L'Apennin a tremblé jusqu'en ses fondemens.
La terre ouvre en tous lieux des abymes fumans ,
Des plus fermes cités ébranle les murailles ,
Et les ensevelit au fond de ses entrailles.

UN jour peut-être , un jour nos neveux attendris
Découvriront enfin , sous de profonds débris ,

Ces villes , ces palais , ces temples , ces portiques ,
De nos arts florissans monumens authentiques.
Ainsi dans les remparts qu'Hercule avoit bâtis ,
Par un malheur semblable autrefois engloutis ,
Nous allons admirer de superbes ruines ,
Et de l'antiquité fouiller les doctes mines.

QUE deviendra le sort de tant de malheureux
Échappés par hasard à ce désastre affreux ?
De cendres , de cailloux une pluie enflammée
Couvre tout le pays de feux et de fumée.
Dans son hameau brûlant le triste laboureur
A vu ses grains détruits par la flamme en fureur.
En vain il cherche encor dans les arides plaines
Ses vigoureux taureaux , compagnons de ses peines ;
Ils ne reviendront plus d'un pas obéissant
Sur ce sol calciné traîner le soc pesant.
Nul secours , nul espoir ne s'offre à sa misère.
Comment nourrir hélas ! et ses fils et leur mère ?
Ira-t-il secouer le gland dans les forêts ?
Mais l'orage par-tout a fait tomber ses traits ;
Et les chênes , séchés jusques dans leurs racines ,
De ces lieux désolés augmentent les ruines.

ALORS parmi les feux , les laves , les tombeaux ,
 La famine parut , et traînant ses lambeaux ,
 Entra dans les cités , parcourut les villages ,
 D'abord sous l'humble toit exerça ses ravages ;
 Puis , des riches palais franchissant les degrés ,
 Fit asseoir le besoin sous les lambris dorés.

De l'air en même tems la maligne influence
 D'un mal contagieux répand la violence.
 Une fréquente toux , de longs étouffemens
 Sont du premier accès les signes allarmans.
 Dès la seconde aurore , une brûlante haleine
 Des poumons embrasés ne s'échappe qu'à peine.
 La toux du corps entier fait crier les ressorts ,
 Et l'humeur , sans sortir , résiste à ses efforts.
 Un feu séditieux étincelle au visage.
 Le pouls du sang à peine annonce le passage.
 La plus légère étoffe est un pesant fardeau.
 Une barre d'acier traverse le cerveau.
 La voix est étouffée ; un poids insupportable
 Pèse sur la poitrine , et l'opprime , et l'accable.
 Après la triste nuit qu'alonge la douleur ,
 La langue se noircit , le teint perd sa couleur.

Le médecin troublé, sur les membres livides ,
Sent du fatal moment les frissons homicides.
Le délire survient : le malade aux abois
De son épouse en pleurs ne connoît plus la voix.
Son esprit égaré que la fièvre tourmente ,
Se croit seul au sommet d'une montagne ardente ,
Suspendu sur un gouffre, et frémit de terreur ,
En mesurant des yeux l'immense profondeur.
Quelquefois du volcan il voit crouler la cime ,
Et se sent avec elle entraîné dans l'abyme :
La terre quelquefois s'élève sous ses pas ,
Tremble , s'ouvre et vomit la foudre avec fracas.
A ce transport succède une stupeur mortelle.
Son sang glacé s'arrête , et sa foible prunelle
Sous les doigts du trépas se fermant sans retour ,
Il meurt avant la fin du quatrième jour.

DIEUX ! qui reconnoîtroit ces campagnes fertiles !
Des hameaux fortunés et d'opulentes villes ,
Des maisons qu'entouroient des bocages fleuris
Charmoient à chaque pas le voyageur surpris.
Deux fois sur les côteaux les brebis étoient pleines ,
Et les moissons deux fois jaunissoient dans les plaines.

La manne y distilloit. Les humains trop heureux
 Y ployoient sous les fruits qui croissoient autour d'eux.
 L'amour et le plaisir, enfans de l'abondance,
 Présidoient aux concerts, animoient à la danse.
 Echo ne répétoit que les chants des bergers.
 Des vignes s'élevoient dans le sein des rochers.
 Le laurier, le jasmin, s'arrondissant en voûtes,
 De leur ombre odorante embellissoient les routes.
 C'étoit un grand jardin où de nombreux canaux
 Portoient de toutes parts la fraîcheur de leurs eaux.

QUEL désastre imprévu ! quelles terribles scènes !
 Des torrens sulphureux , de brûlantes arènes ,
 Tous les feux des enfers , tous les fléaux des cieux
 En un vaste cercueil ont changé ces beaux lieux.

AINSI dans un état que le faste environne ,
 Mais que ne soutient plus sa plus ferme colonne ,
 Son véritable appui , le bonheur des sujets ;
 Tandis que les plaisirs règnent dans le palais ,
 Que les grands , enivrés par leur destin prospère ,
 Des peuples opprimés irritent la misère ;

Le désespoir public, la haine et les fureurs,
 Les tragiques complots fermentent dans les cœurs,
 Éclatent tout à coup, réduisent en poussière
 Ces colosses pompeux qui pesaient sur la terre,
 Et brisant de l'écart les fondemens pourris,
 Le couvrent tout entier de ses propres débris.

Fin du Chant troisième.

NOMENCLATURE LINÉENNE

DES PLANTES

Dont il est parlé dans le troisième Chant.

- LE CHARDON , *carduus crispus* , etc.
LA BARDANE , *arctium lappa* .
L'HIÈBLE , *sambucus ebulus* .
LE CIRIER , *myrica cerifera* , *Pensylvanica* .
LA VERVEINE , *verbena Caroliniana* .
LE TULIPIER , *liriodendron tulipifera* .
LE NARCISSE , *narcissus tazetta* .
LA JONQUILLE , *narcissus jonquilla* .
LA TULIPE , *tulipa gesneri* .
LA JACINTHE , *hyacinthus orientalis* .
LE HARICOT , *phaseolus vulgaris* .
LA CAROTTE , *daucus carotta* .
LA BETTE , *beta vulgaris* , *v. rubra* .
LE CHOUX DE MILAN , *brassica oleracea* , *v. capitata* ,
crispa .
L'ACHE OU CÉLERI , *apium graveolens* , *v. dulce* .
L'OSEILLE , *rumex acetosa* .
LE CERFEUIL , *scandix cerefolium* .
LE PERSIL , *apium petroselinum* .
LA LAITUE , *lactuca sativa* .



En cueillant celui-ci l'on croit sentir la rose,
L'AGARIC ÉDULE, *agaricus edulis*.

Celui-là, dans les prés que la rivière arrose,
 Contre un saule attaché, présente réunis
 Et l'éclat de l'ivoire, et l'odeur de l'anis,
LE BOLET ODORIFÉRANT, *boletus suaveolens*.

Fuyez ce champignon craint des pudiques yeux,
 Du satyre lascif emblème monstrueux,
LA MORILLE IMPUDIQUE, *phallus impudicus*.
LE MOUSSERON, *agaricus albellus autumnalis*.
L'ORONGE, *agaricus aurantiacus*.
LA Fougère, *pteris aquilina*.

Et trois pins dont le front se cache dans la nue
 N'en sauroient égaler la longueur inconnue,
LE VAREC GIGANTESQUE, *fucus giganteus*.
LE MELON, *cucumis melo*.

Reconnois au Tangut ces puissans végétaux
 Qui de l'avidie parque émousse les ciseaux,
LA RHUBARBE, *rheum palmatum, undulatum, compactum*.
LE GINSENG, *panax quinquefolium*.
L'ÉRABLE, *acer pseudoplatanus*.
LA SCABIEUSE, *scabiosa succisa, etc.*
LE POMMIER, *pyrus malus*.

Ira-t-il secouer le gland dans les forêts?
L'HYEUSE, **AUX GLANDS DOUX**, *quercus ilex*.

La manne y distilloit,

L'ARBRE A MANNE , *fraxinus ornus*.

LE LAURIER , *laurus nobilis*.

LE JASMIN , *jasminum fruticans*.

*Animaux , oiseaux , amphibies , poissons ,
insectes.*

LE LION , *felis leo*.

L'AIGLE , *aquila fulvus , etc.*

LA GRIVE , *tardus viscivorus , iliacus*.

L'OISEAU DES TÉNÈBRES , *strix bubo , funerea ,
ulula , etc.*

LE TAUREAU , *bos taurus*.

Fin de la Nomenclature linéenne.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

(NOTE I.)

Tel vogue au loin le fruit du cirier odorant.

LA culture du cirier est une chose si intéressante pour l'économie rurale, qu'on verra sans doute avec plaisir, au sujet de cet arbrisseau, l'extrait d'un mémoire publié il y a quelques années dans la décade.

L'Amérique septentrionale produit deux espèces de ciriers; l'un est originaire de la Louisiane, c'est celui que Linné a décrit sous le nom de *myrica cerifera*, et qui s'élève à la hauteur de dix à douze pieds. Il fut le premier connu en Europe. Les graines qu'on apporta en France ne levèrent que dans les serres chaudes; sa culture demande des soins, et il ne fleurit que très-rarement. L'autre est le cirier de Pensylvanie, dont la tige ne monte pas au-delà de quatre à cinq pieds, qui porte des feuilles plus larges et plus courtes, dont le fruit enfin est plus gros. Celui-ci s'est parfaitement acclimaté. Il végète avec vigueur, et résiste au froid le plus rigoureux. Les marécages, les bords humides et sablonneux de la mer sont des terrains qui lui conviennent. Un arbrisseau bien fertile peut fournir jusqu'à sept livres de baies qui rendent près de deux livres de cire. On retire cette cire par le moyen de l'eau

bouillante , en remuant et froissant les graines contre les parois du vase ; pour qu'elle se détache plus facilement. Peu de temps après on la voit s'étendre en forme de graisse à la surface de l'eau. Les bougies de cette cire végétale parfument les appartemens ; leur lumière est vive et claire , sur-tout si , dans la manipulation , l'on ajoute un peu de suif ; comme en Amérique. Le cirier se multiplie de graines et de drageons ; cette dernière méthode est la plus prompte. Il récréé la vue par le verd animé de son feuillage , dont l'hiver même ne le dépouille pas ; il flatte l'odorat , et purifie par ses émanations balsamiques l'air insalubre des marais au milieu desquels il habite.

(N O T E 2.)

Déjà dans nos jardins fleurissent vos verveines.

La plupart des plantes de l'Amérique septentrionale , transplantées dans nos jardins , y fleurissent pendant l'automne. Les plantes automnales , dit Linné , sont celles de la virginie , dont les fleurs embellissent septembre et octobre , parce qu'il règne alors une saison agréable pour elles dans leur patric. Aussi leurs semences ont-elles de la peine à mûrir en Suède.

(N O T E 3.)

Des présens variés qu'il redouble en ces mois ,
Le jardinier ravi ne peut porter le poids.

Le jardinage , cet art charmant né du travail le plus

opiniâtre et de la plus heureuse industrie , nous a enrichis de fleurs doubles , de fruits aussi admirables par leur grosseur et par l'éclat de leur robe , que par la délicatesse de leurs sucs et la diversité de leurs goûts. Nous lui devons les tendrons , les asperges , les herbes potagères , les savoureux légumes. Toutes ces richesses s'évanouiroient si l'homme suspendoit ses peines. Les plantes qui nous donnent d'aussi précieuses dépouilles , abandonnées à elles-mêmes dans un sol négligé , reprendroient leur naturel agreste. Ainsi la vigne , mère des doux raisins , n'en produiroit que d'acides ; à la suavité de la reinette succéderoit l'âpreté de la pomme sauvage ; au lieu des sucs délicieux de la poire , une chair revêche offenseroit le palais ; l'abricot , charme de l'odorat et du goût ; la pêche , pleine d'un sucre relevé , n'offriroient qu'une substance sèche et pâteuse ; plus de douces amandes ; l'asperge résisteroit aux dents ; la cerise les agaceroit ; les laitues s'armeroient d'épines ; tous les légumes enfin et tous les fruits détériorés , deviendroient vils et rebutans. *Linné.*

(N O T E 4 .)

Ces champignons enfin que souvent un seul jour
Voit paroître , grandir et passer sans retour.

LES champignons n'ont pas tous le développement rapide exprimé dans ces deux vers : plusieurs sont une semaine , quelques autres sont un mois , un an , dix ans , vingt ans même à prendre tout leur accroissement.

Parmi ceux dont la substance n'est pas boiseuse, il en est peu qui ne puissent entrer dans la nourriture de l'homme. Pallas assure que dans la Russie on mange généralement toutes les espèces de champignons, et même ceux qui sont passés ou verveux. C'est, avec le pain, la seule nourriture, pendant le carême, des pauvres paysans des contrées forestières. Ils se contentent de les faire bouillir dans de l'eau avec du sel, et cet aliment, ajoute-t-il, n'a encore causé aucun malheur.

(N O T E 5.)

En cueillant celui-ci, l'on croit sentir la rose.

C'EST l'agaric champêtre ou comestible qui acquiert sur les côteaux et dans les pâturages secs, un goût et un parfum qu'il n'a point sur les couches. On le trouve, dit Bulliard, presque en tout temps dans les prés, les champs, les bois, les jardins, sur le fumier et sur toutes sortes de terrains. On le cultive sur couches; sa superficie est sèche, sa chair ferme, cassante, susceptible d'être pelée; ses feuillets sont rougeâtres, nombreux, divisés en feuillets et en partie de feuillets; il a un collet persistant dont il reste souvent des lambeaux attachés aux bords du chapeau. C'est celui qu'on emploie le plus fréquemment, parce qu'on sait qu'il n'est point malfaisant, et qu'on est assuré de ne pas le confondre avec des champignons vénéneux. Il y a une variété à feuillets blancs dont on se défie avec raison.

Il y en a une autre dont la superficie est brunâtre ,
mais qu'on peut manger sans crainte.

(N O T E 6.)

Celui-là, près des bords que la rivière arrose ,
Contre un saule attaché , présente réunis
Et l'éclat de l'ivoire , et l'odeur de l'anis.

Ce champignon porte le nom de bolet odorant. Il ne vient jamais que sur de vieux troncs de saule : il est vivace. Ordinairement il est fort épais , et répand , du moins pendant les premiers temps de son existence , une odeur d'anis très-pénétrante et très-agréable. Tantôt il est solitaire , tantôt on trouve ensemble plusieurs individus posés les uns au-dessus des autres. Sa surface supérieure , d'abord lisse et d'un blanc de lait , devient à la longue plus ou moins zonée , et finit par prendre une teinte rembrunie. Réduit en poudre et préparé sous la forme d'électuaire avec du miel et du sirop , on l'administre avec succès aux malades atteints de phthisie. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. *Bulliard.*

(N O T E 7.)

Fuyez ce champignon craint des pudiques yeux ,
Du satyre lascif emblème monstrueux.

LA morille impudique se distingue facilement à sa forme et à son odeur infecte. Au centre du volva est foiblement attaché un pédicule fistuleux , criblé , portant à son sommet un chapeau cellulaire chargé

d'une substance verdâtre, gluante et niellée. Le haut du chapeau n'est pas percé. Sa racine porte communément un petit champignon destiné à remplacer le premier. Lorsque cette morille est jeune, elle ressemble à un œuf. Un volva complet la renferme entièrement. Ce volva se déchire à son sommet et le champignon se développe. Une chose remarquable, c'est que le volva crève souvent avec une explosion presque aussi forte qu'un coup de pistolet ; il arrive même quelquefois que, si l'on a mis ce champignon dans un vase de terre ou de faïence dont il remplisse toute la capacité et au fond duquel il y ait un peu d'eau, il brise ce vase quand son enveloppe vient à crever. Ceci se voit principalement lorsque l'air atmosphérique est au même temps chaud et sec.

On trouve cette plante dans les forêts humides, vers la fin de l'été et en automne. *Bulliard.*

(NOTE 8.)

Pour vous le mousseron croit et blanchit sous l'herbe.

On cueille et on conserve ce petit champignon pour le mettre dans les ragoûts comme le mousseron printannier. Il n'a ni volva, ni collet ; sa superficie est sèche et luisante ; il a peu de chair. Ses feuillets sont larges, épais, peu nombreux, plus colorés sur la tranche, et un peu distans du pédicule : il y a presque autant de feuillets entiers que de parties de feuillets ; sa chair est molle, ne se déchire qu'avec peine, et

n'est pas susceptible d'être pelée. Son pédicule est grêle, plein, fibreux et continu avec le chapeau.

Cette espèce de mousseron est aussi agréable au goût et à l'odorat que celle du printemps, mais elle est plus coriace. *Bulliard.*

(N O T E 9.)

Et l'oronge a dressé son pavillon superbe.

Ce bel agaric est très-commun dans le midi de la France. Il paroît d'abord sous la forme d'un œuf; une membrane blanche et épaisse l'enveloppe en entier; elle se déchire, le chapeau paroît et continue de se développer tant qu'il ait acquis quatre à cinq pouces de diamètre. Sa superficie est sèche, susceptible d'être pelée, remarquable par autant de raies sur ses bords qu'il y a de feuillets. Sa chair est continue avec celle du pédicule qui est bulbeux, plein, un peu spongieux, qui conserve long-temps son collet et qui perd rarement son volva. Ses feuillets sont un peu frangés, composés de deux lames et très-adhérens à la chair. Ce champignon est commun en août et septembre aux environs d'Étampes. Il est très-délicat, très-agréable au goût et à l'odorat, et très-recherché pour les tables le plus somptueusement servies. *Bulliard.*

(N O T E 10.)

Approchons : c'est l'instant où sur ses vastes bords
Le terrible océan répand tous ses trésors.

SANS les tempêtes, non-seulement on ne connoîtroit

pas la plus grande partie des richesses végétales renfermées dans l'intérieur de la mer, mais encore ses eaux corrompues feroient bientôt périr les poissons, et infecteroient les continens mêmes. Malgré l'imperfection de nos connoissances, plus on examinera les avantages et les inconvéniens avérés des divers phénomènes, plus on demeurera convaincu que rien n'est mal dans l'ordre physique. Le bateau qui s'expose sur les ondes du lac Baïkal peut être englouti dans les flots, mais le même orage arrache du fond des gouffres une prodigieuse quantité de poissons qu'on n'a jamais vus vivans, qu'on ne prend qu'après les tempêtes; et ces poissons font la ressource de plusieurs peuplades voisines.

Les plantes de l'océan sont privées de racines; elles se nourrissent par leurs pores; c'est une végétation toute particulière; mais du reste, la flore maritime offre, comme la flore terrestre, les couleurs les plus vives, les formes les plus élégantes. Si l'on ne connoît point de varec ou fucus qui égale la grosseur de nos arbres, plusieurs les surpassent beaucoup en longueur. Tel est, entre autres, celui que M. Bancks a nommé fucus gigantesque, et dont la tige, à peine grosse comme le pouce, est quelquefois longue de plus de 60 brasses.

(NOTE 11.)

Reconnois au Tangut ces puissans végétaux
Qui de l'aveide parque émoussent les ciseaux.

LA meilleure rhubarbe croit sur les montagnes,

entre les rochers, dans cette partie de la Tartarie qui est soumise à la domination chinoise et habitée par les Tanguts. On préfère les vieilles racines; elles se reconnoissent à leurs tiges larges et épaisses. Les Tanguts commencent à les tirer de terre au printemps. L'exportation de celles de la première qualité est défendue par l'empereur de la Chine; mais on en obtient par un moyen plus puissant que les défenses, par les présens que l'on fait aux préposés; et ceux-ci en laissent mêler dans les sacs avec les racines inférieures. Le *rheum compactum* est le plus connu dans cette contrée qu'on peut appeler la véritable patrie de la rhubarbe. Le *rheum palmatum* et le *rheum undulatum* fournissent aussi d'excellentes racines. Ce dernier possède, sous le rapport de la culture, un grand avantage; il ne vient pas seulement, comme les autres, dans les montagnes sèches; il réussit encore en plaine et dans le voisinage des ruisseaux.

(NOTE 12.)

Que le ginseng enfin, etc.

CETTE plante si célèbre dans l'Asie orientale, où elle est regardée comme un remède universel et souverain, et où elle se vend au poids de l'or, croît dans la province de Siamsai, dépendante de la Chine, à peu près entre le 40.^e et le 47.^e degré de latitude nord. Sa tige qui ne s'élève pas à plus d'un pied de hauteur, porte à sa sommité une touffe de feuilles attachées cinq

par cinq sur le même pétiole, du centre desquelles part un pédicule terminé par un petit bouquet de fleurs jaunes. Sa racine est mince, raboteuse, et d'ordinaire partagée en deux branches; ce qui lui a fait donner par les Chinois le nom de *crisse-d'homme*. Elle est jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, d'un goût aromatique; elle devient demi-transparente après la dessiccation. Le ginseng est en ferme à la Chine; on le porte à la Douane, où il est acheté de la part du prince, et delà débité en son nom dans l'empire.

Kien-Long, empereur de la Chine, le même à qui Voltaire adressa l'épître qui commence par ces vers :

Reçois nos complimens, charmant roi de la Chine;
Ton trône est donc placé sur la double colline ?

Kien-Long parle ainsi de cette plante dans le beau poème qu'il a composé à la louange de Moukden, patrie et demeure de ses ancêtres.

Il est une plante que je n'ai pas encore nommée, parce qu'elle n'a point de nom propre; de sa tige sortent des branches qui, en se partageant, ne forment des rameaux que de trois en trois; et ses rameaux, toujours triples, sont ornés de feuilles qui ne croissent jamais que de cinq en cinq. La plus précieuse substance de la terre s'amasse autour d'elle pour la nourrir; c'est la reine des plantes; c'est elle dont la vertu rendroit l'homme immortel, s'il avoit été donné à l'homme de pouvoir l'être.

(NOTE 13.)

Pourquoi des vins d'Aï l'éloquent défenseur ,
 Du Champenois paisible oubliant la douceur ,
 A-t-il osé flétrir d'une satire amère
 Un jus délicieux qu'il ne connoissoit guère ?

VERS le commencement de ce siècle, il s'éleva entre deux célèbres professeurs dans l'université de Paris, M.^{rs} Grenan et Coffin, une dispute sur la prééminence des vins de Bourgogne et de Champagne. Chacun des contendans s'efforça, par une belle langue latine, de faire pencher la balance en faveur de sa province. L'opinion des savans, comme celle des meilleurs gourmets, fut partagée; le procès resta indécis, et les deux vins ont continué à faire les délices de la table. Mais le défenseur du Champagne s'avisa d'attaquer le cidre, et de le qualifier, dans sa dernière strophe, de limon de Neustrie. C'est ce trait que j'ai voulu repousser, sans prétendre toutefois manquer au vin de Champagne que j'aime trop pour me mettre mal avec lui.

(NOTE 14.)

De l'air en même temps la maligne influence
 D'un mal contagieux répand la violence.

Jean Vivenzio, médecin à Nole, a décrit sur les lieux mêmes, en 1760, les symptômes et les caractères de cette terrible épidémie. Elle provenoit des particules ammoniacales et vitrioliques qui, s'élevant en forme de mofètes de la bouche du volcan et de la

superficie des laves, s'insinuoient avec l'air dans la poitrine, ôtoient la respiration, serroient et irritoient la membrane intérieure des poumons.

La maladie attaqua sur-tout ceux qui travailloient dans les campagnes et qui y demeuroient des jours entiers. Il ne mourut aucun malade au-dessous de l'âge de 18 ans.

Les saignées et les autres remèdes, tant intérieurs qu'extérieurs, tels que les vessicatoires, l'oximel avec le nitre, etc. les décoctions d'orge, la vapeur de l'eau et du vinaigre, reçue dans la bouche au moyen d'un entonnoir, tout cela ne faisoit qu'augmenter l'embarras de la respiration, et rendre la toux plus opiniâtre.

On trouva à la fin quelques moyens de salut, ce fut d'appliquer aux malades des linges trempés dans des décoctions tièdes de mauve et d'althæa; de leur en faire souvent recevoir la fumée dans la bouche; d'en mettre dans leur chambre afin qu'ils en respirassent la vapeur; d'employer intérieurement les émulsions d'amandes douces, de graines de melon et de pavot blanc, dulcifiées avec du sirop de violettes. Mais il falloit recourir à ces remèdes dès le commencement de la maladie, car ils devenoient inutiles pour peu que le mal eût fait des progrès.

Fin des Notes du troisième Chant.

CHANT QUATRIÈME.

LE triste hiver, porté sur de sombres nuages,
Dans les champs désolés commence ses ravages,
Détruit l'ouvrage heureux des trois autres saisons,
Et pétrit en grondant la neige et les glaçons.
Plus de chants : l'amour fuit son haleine mortelle.
Aux flûtes des bergers, aux sons de Philomèle,
Succède le fracas des torrens écumeux,
Et le rugissement des aquilons fougueux.

MUSE, soutiens mon vol à travers les tempêtes.
La rose et le jasmin n'orneront plus nos têtes ;
Les jardins sont déserts, les bocages flétris ;
Eole sur les champs en roule les débris.
Mais du moins apprends-moi quelle cause étonnante
Peut ainsi dépouiller la nature tremblante,
Effacer ses couleurs, et dans ce vaste corps
Enchaîner les esprits qui mouvoient ses ressorts.

Des présens de l'olympé en naissant enrichie,
La terre a dans son sein tous les germes de vie.
Là reposent les suc's qui portent jusqu'aux cieux
Des cèdres du Liban le front audacieux ;

Là l'humble sève , à qui nos fertiles contrées
Doivent leurs verts gazons et leurs moissons dorées.
Mais ces germes épars , sans force et sans vigueur ,
Ont besoin pour agir d'une heureuse chaleur.
C'est le Dieu des saisons , noble époux de la terre ,
Qui lui donne ce feu puissant et nécessaire.
A leur brillant hymen l'univers applaudit ,
D'allégresse et d'amour la terre tressaillit ,
Quand , déployant l'éclat de sa gloire immortelle ,
Il couvrit de splendeurs son épouse nouvelle.
Chaque fois qu'approchant de son char lumineux
Elle peut recevoir ses rayons amoureux ,
On la voit s'embellir d'une aimable verdure ,
Et sa fécondité s'épanche sans mesure.
Mais quand l'arrêt fatal du sévère destin
L'oblige à s'écarter de ce centre divin ;
Sa beauté disparoit , sa force l'abandonne ,
Sur son front pâlisant se fane sa couronne :
Les fiers enfans du nord , dont le soleil vainqueur
Avoit , par son aspect , fait taire la fureur ,
Fondent en tourbillons , suivis de noirs orages ,
La chargent de frimats , la couvrent de nuages ,

Et, comme en un tombeau , font rentrer dans ses flancs
Les plantes qui l'ornoient dans un plus heureux tems.

Vous qui , loin des faux biens que méprise le sage ,
Cultivez de vos mains un modique héritage ,
Hâtez-vous de venir avec l'osier pliant
Attacher à vos murs l'arbrisseau chancelant.
Que le fer recourbé , par sa rigueur utile ,
Fasse tomber la branche importune ou stérile.
Là se bornent vos soins. Tandis qu'autour de vous
La tempête et les vents mugiront en courroux ;
Paisible , retiré près d'un foyer rustique ,
Vous prêterez l'oreille aux leçons du portique ;
Vous redirez les chants des doctes nourrissons ,
Et peut-être à leur voix vous unirez vos sons.
O des arts de Phœbus nobles dépositaires ,
Puissez-vous m'inspirer dans les nuits solitaires ,
Et guidant mon essor , loin du tombeau jaloux ,
Sur des ailes de feu m'élever jusqu'à vous !
Et toi silence , ami des sublimes pensées ,
Ecarte loin de moi les rumeurs insensées ,
La visite importune , et tous les froids discours
Qui d'une sainte ivresse interrompent le cours.

Veille sur ma demeure, et n'en permets l'approche
 Qu'au véritable ami, qu'au mortel sans reproche
 Qui, cherchant la nature, étudiant ses loix,
 De mon heureux réduit m'arrache quelquefois
 Pour promener mes yeux sur les beautés divines
 Qu'elle cache au milieu d'apparentes ruines.

Si Plutus vous sourit, l'arbre odorant et verd
 Qu'Hercule sut ravir dans les jardins d'Hesper,
 Loin des fureurs du nord, sous un pompeux portique,
 Vous formera l'hiver une cour magnifique.
 Tel l'or pur étincelle entre tous les métaux,
 Tel brille l'oranger parmi les arbrisseaux.
 Seul, dans chaque saison, il offre l'assemblage
 De fruits naissans et mûrs, de fleurs et de feuillage.
 Ni l'ambre que la mer épure dans ses flots,
 Ni le myrte qu'amour apporta de Paphos,
 Ni le souffle charmant de l'aube matinale,
 Ne sauroient approcher du parfum qu'il exhale.
 Il voit, sans s'altérer, le père et les enfans
 Succomber tour-à-tour sous le fardeau des ans;
 Et tel que dans son parc admire encor Versailles
 De douze de nos rois a vu les funérailles.

Non loin du bâtiment qui leur est réservé,
Qu'un temple de vitrage, élégant, élevé,
Dans ses murs transparens présente réunies
De l'Inde et du Niger les vertes colonies.
Ces hôtes délicats, nés sous des cieux plus doux,
Du secours de Vulcain ont besoin parmi nous.
Ils périroient sans lui. Tenez donc à toute heure
Des vases allumés au sein de leur demeure,
Et que de longs tuyaux s'étendant alentour,
D'un feu toujours égal échauffent ce séjour.
Ainsi dans le tems même où glacée et déserte
D'un tapis de frimats la campagne est couverte,
En un espace étroit mille arbustes charmans
Vous offrent les parfums et l'éclat du printems.
C'est le palais de l'art comme de la nature;
Vous pouvez, pour l'orner, appeller la sculpture.
On se plaît à trouver l'Asie en longs habits,
Belle et le front chargé de perles, de rubis,
Auprès du bananier dont elle aime l'ombrage.
L'Afrique au teint d'ébène, à l'air un peu sauvage,
Riante, demi-nue, embellit les cantons
Où fleurissent pour vous ses nombreux rejetons.

Mais que ce lieu sur-tout soit riche de verdure.
 C'est aux fleurs , c'est aux fruits à former sa parure.
 Des bouts de l'univers rassemblez sous vos loix
 L'herbe de Parana , la feuille des Chinois ,
 L'ananas couronné , le lazer de Lybie ,
 Le girofle , le quin , le baume d'Arabie ;
 Et cet arbre sur-tout dont le suc précieux
 Parfume les autels et désarme les dieux.

A ce peuple étranger la vigne réunie
 Serpente sur les murs , de ses grappes garnie ;
 De globules vermeils les fraisiers sont couverts ,
 Et la rose rougit au milieu des hivers.

Sans cesse cependant on voit tomber la neige.
 Une foule ennemie et que la faim assiège
 S'agite pour entrer dans l'odorant séjour ,
 Rôde le long des murs , en fait dix fois le tour ,
 Se poste auprès des lieux où le fruit se colore ,
 Saisit sa tige absente , et des yeux le dévore.

MAIS aux lieux où l'obi termine enfin son cours ,
 Et la serre et les feux ne sont qu'un vain secours.
 Nul arbre n'y peut croître ; ou si , malgré Borée ,
 Quelque saule , un bouleau s'offrent dans la contrée ,

Ils rampent tristement ; leurs tiges sans vigueur
A peine de nos joncs égalent la longueur.
Phœbus, six mois entiers, y laisse régner l'ombre,
Et six mois n'y répand qu'un jour livide et sombre.
Toujours des vents perçans, toujours d'après frimats.
Le fleuve impétueux sent arrêter ses pas,
Et le poisson, surpris dans des prisons de glace,
Ne peut, pour se mouvoir, trouver un libre espace.
La neige que les vents roulent en tourbillons,
S'élève sans mesure et comble les vallons :
L'élan, au large bois, déplorable victime,
Ne sauroit s'arracher de ce mouvant abyme ;
Sa vigueur se consume, et les loups dévorans
Le déchirent entr'eux sur les glaçons sanglans.
L'ours, difforme habitant de ce triste rivage,
Se voit enfin forcé de céder à l'orage :
Vers un antre moussu, creusé des mains du tems,
Au travers de la neige, il chemine à pas lents ;
S'enfonce en la caverne, et, tant que l'hiver dure,
Solitaire et caché, reste sans nourriture.

MONTONS sur ces rochers, dont les sommets déberls
S'avancent vers le pôle et ceignent l'univers.

Peut-on voir sans effroi cet océan terrible
 Qui mugit à leurs pieds avec un bruit horrible ,
 Où la confusion , fille du noir chaos ,
 Exerce son empire et tourmente les flots ?
 Ici des bancs de glace éblouissent la vue ;
 Là des monts de frimats se perdent dans la nue ;
 La tempête en fureur les heurte avec fracas ,
 Et sur l'abyme au loin les lance par éclats.
 Malheur alors , malheur au navire intrépide
 Qui voudroit visiter cette mer homicide !
 Tantôt , sur des écueils poussé par les courans ,
 La mort avec les flots pénètre dans ses flancs ;
 Tantôt , semblable au fer , l'immobile surface
 Le retient enchaîné par des liens de glace.
 Le nocher , sans espoir , sent d'avance en son cœur
 Du trépas qui l'attend l'amertume et l'horreur ;
 Sur tout ce qu'il chérit son ame se replie.

TROIS fois de ces dangers triompha ton génie ,
 Cook , qui , loin d'Albion , l'olive dans les mains ,
 Cherchant d'autres climats et de nouveaux humains ,
 Et sillonnant les flots du midi jusqu'à l'ourse ,
 Parcours l'univers et l'accrus par ta course.

C'est toi qui le premier sus dans ton vol hardi
Embrasser le contour du pôle du midi,
Suivre ce long amas de glaces effroyables,
T'avancer à travers leurs fentes formidables,
Et d'un cœur plus qu'humain, sur son trône de fer,
Découvrir, aborder le plus terrible hiver.
Là nul être vivant ne se montre à la vue.
Par-tout c'est une morne et solide étendue.
Les ailes des oiseaux n'osent fendre les airs.
Seulement aux confins de ces affreux déserts,
De lugubres pétrels font parmi les orages
Entendre quelquefois leurs cris durs et sauvages.

MAIS que ne peut la paix ? Non loin de ces climats,
Sur une île où le sud déchaîne les frimats,
Un peuple d'animaux de race différente,
Offre encor du bonheur l'image consolante.
Le rare et verd gazon qui croît au bord des eaux
Des lions d'Amphitrite attire les troupeaux.
Ils habitent la côte. Au sein même de l'île
Repose l'ours marin sur la mousse tranquile,
Tandis que les pingoins, aux ailerons pendans,
Viennent creuser leurs nids dans les sables mouvans.

On voit ces animaux , au gré de leur caprice ,
 Se fuir ou s'aborder sans crainte et sans malice.
 On diroit qu'un traité , bannissant tout soupçon ,
 Ait de la colonie assuré l'union.

Les rois mêmes de l'air , oubliant le carnage ,
 A la commune loi conforment leur courage :
 Posés sur les rochers , les éclairs de leurs yeux
 N'allarment point l'oiseau qui se joue autour d'eux.

EH ! parmi l'abondance , eh ! sous un ciel prospère
 L'homme déclare à l'homme une implacable guerre !
 Les ministres des rois et les chefs des états ,
 Du sein des voluptés , commandent les combats.
 Le sang roule à grands flots sur les sillons fertiles.
 Là , le tribun divise et soulève les villes ;
 Ici , le fanatisme , agitant ses flambeaux ,
 Embrâse de ses feux les crédules hameaux.
 Le crime prend cent voix , cent visages , cent formes.
 La discorde triomphe , et sur des tas énormes
 De frères égorgés par leurs frères sanglans ,
 Rit du nombre des morts et du mal des vivans.
 Ainsi le genre humain vide jusqu'à la lie
 La coupe du malheur que lui-même a remplie.

CEPENDANT la charrue, en dépit de Cérés,
Immobile, se rouille au milieu des guérets.
Nul champ ne voit les bœufs vers la grange conduire
Autant d'heureux épis qu'il en eût pu produire.
Aucun peuple ne sait combien d'utiles dons
Recèlent ses forêts, ses plaines, ses vallons.
Ah! qu'il vaudroit bien mieux, plus humains et plus sages,
Imiter l'habitant de ces côtes sauvages,
D'où l'œil observateur voit au-dessus des mers
Le nouvel hémisphère étendre ses déserts!
La nature est son livre; il se plaît à connoître
Les végétaux divers que son pays voit naître,
Et transmet d'âge en âge à sa postérité
Leur nom, leur caractère et leur propriété.

CRUELS Européens, de vos guerres impies
Abjurez donc enfin les tragiques manies.
Si le calme et la paix pèsent à votre cœur,
Disputez de vertu, de savoir, de bonheur.
Que tels soient désormais vos débats politiques.
Venez; décomposant les élémens antiques,
La chymie a pour vous allumé ses fourneaux,
Et vous va découvrir des miracles nouveaux.

Pour vous la poésie, aimable enchanteresse,
 De myrte et de laurier a bordé le Permesse.
 Chaque muse, empressée à combler vos désirs,
 Sans cesse vous convie à de nobles plaisirs.
 Combien n'en offrent pas aux regards du génie
 La majesté des cieux, leur divine harmonie !
 Qui peut se figurer les sublimes transports
 D'une ame qui, planant loin des terrestres corps,
 Suit ces globes de feu dans leurs sphères immenses,
 Mesure leurs grandeurs, calcule leurs distances,
 Les contemple en leur cours l'un par l'autre attirés,
 Découvre, avec Herschel, des astres ignorés,
 Et qui, de tant de gloire éblouie et lassée,
 Va dans le sein de Dieu reposer sa pensée !

Si le destin, contraire à mes premiers projets,
 De ces brillans lambris me refuse l'accès ;
 Je suivrai les ruisseaux ; au pied d'un roc sauvage,
 Du rossignol caché j'entendrai le ramage ;
 Murmurantes forêts, ombrages ravissans,
 Vous serez mon amour et l'objet de mes chants.

Après les nuits de fer que la gelée amène,
 Les humides autans ramollissent la plaine :

L'uniforme blancheur qui couvre les côteaux
S'efface par degrés, se fônd en longs ruisseaux,
Et des fleuves grossis les eaux embarrassées
Roulent en mugissant leurs chaînes fracassées.
Mais l'hiver règne encor. Les bois sont sans beauté.
Le chêne sourcilleux pleure sa nudité.
Cependant, au travers de cette foule obscure,
On voit, par intervalle, éclater la verdure.

SALUT, couleur aimable, ombrages précieux,
Dans ce deuil général vous récréez mes yeux.
Semblables aux plaisirs semés sur la vieillesse,
De l'hiver ténébreux vous charmez la tristesse.
Ranimez mes esprits encor tout effrayés
Des sentiers périlleux que je me suis frayés,
Du tumulte des flots, des glaces boréales,
Et de l'affreux aspect des tempêtes australes.

QUEL pouvoir, quel agent conserve aux arbres verts
Cette sève de vie au milieu des hivers ?
Jusqu'ici la nature à nos foibles lumières,
Sous des voiles épais, dérobe ces mystères.
Jouissons, c'est assez. Mille arbustes nouveaux,
Dans nos jardins d'hiver agréables rivaux,

Par leur forme élégante et leur grace imprévue,
S'efforcent d'attirer et de charmer la vue.

Toutefois , le dirai-je ? à leurs brillans appas
Mon œil préfère encor notre lierre aux cent bras ,
Soit que de son feuillage il tapisse un vieux chêne ,
Soit que du haut d'un mur qu'il ne soutient qu'à peine ,
Alongeant dans les airs ses tortueux rameaux ,
Il forme un globe épais , asyle des oiseaux ,
Où l'on voit chaque jour et le merle et la grive
Rassembler , sur le soir , leur famille craintive ,
Courir en gazouillant , et becqueter ses fruits
Pareils aux noirs raisins que l'automne a mûris.

Qu'il est doux , au sortir de la plaine fangeuse ,
D'errer sur la colline où la bise orageuse
Se brise autour des pins au loin retentissans !
Là , sous l'abri pompeux de leurs dômes puissans ,
Parmi l'ajonc fleuri , souvent un doux ramage
Des concerts du printems vous offrira l'image.
Vous verrez la loxie attacher aux rameaux ,
Et , de son bec croisé , façonner ses berceaux.
Ses petits , revêtus de leurs plumes nouvelles ,
Embelliront déjà ces ombres paternelles ,

Que les autres oiseaux , à peine réunis ,
N'auront pas achevé l'ouvrage de leurs nids.

Ainsi le sombre hiver se déride et se pare.
Mais de ces dons heureux si la terre est avare,
Combien d'arbustes verts peuvent dans vos bosquets
Attirer les oiseaux du fond de leurs forêts !
Songez donc à mêler dans vos tristes charmilles
Du genièvre et du houx les piquantes familles.
L'humble genêt lui-même , ornement des côteaui ,
Vous aide à composer vos champêtres tableaux ;
Lui-même , quand le froid a resserré la terre ,
Sert d'asyle aux perdrix , et nourrit leur misère.

Le coudre , le bouleau , l'aune ami des marais
Ont des mains de l'amour reçu d'autres attraits :
Sitôt que l'aquilon , ramenant la froidure ,
De leur cime agitée a détruit la verdure ;
Leur fleur se développe , et pendante en festons ,
Balance au gré des vents ses mobiles boutons.

Et vous , fille d'hiver , mousse épaisse et confuse ,
Venez à votre tour , venez parer ma muse.

C'est parmi les frimats, sous l'urhé du verseau,
 C'est quand les autres fleurs descendent au tombeau,
 Que l'on vous voit renaître, et que votre verdure
 Semble par sa fraîcheur rajouter la nature.
 C'étoit à pénétrer vos mystères charmans,
 Que le peintre d'Emile, au déclin de ses ans,
 Devoit, dans les loisirs d'une humble et douce étude,
 De son dernier hiver passer la solitude.
 Tantôt la fontaine eût fixé ses esprits,
 Et quelque jour peut-être il nous auroit appris
 Par quel heureux secret un débile feuillage
 Du plus fier élément ose braver l'outrage.
 Tantôt du lycopode il eût vu les rameaux,
 Formant dans les forêts d'agréables réseaux,
 De leur tête en masse épancher une poudre épaisse
 Qui luit comme l'éclair, tonne comme la foudre.
 Ces petites tribus, éparses en tous lieux,
 Ce peuple imperceptible eût offert à ses yeux
 Un spectacle non moins frappant pour le génie
 Que la fave élevée des pins de Virginie,
 Ou que le cèdre altier qui depuis mille hivers
 Couronne le Liban de ses ombragés verts.

Il savoit que souvent la nature resserre
 Dans des cadres étroits sa grandeur toute entière.
 Mais la mort a rompu ces innocens desseins,
 Dans les paisibles lieux, où, calmant ses chagrins,
 Il se cachoit au monde, à l'envie, à la gloire,
 Qu'un pieux monument s'élève à sa mémoire.
 J'emprunterai la main de la simplicité ;
 Car il te chérissoit, modeste déité,
 Et toi seule as le droit d'approcher de son ombre.
 Du funèbre cyprès loin le feuillage sombre,
 Il ne nous faut ici que des bois gracieux
 Pour couvrir le sommeil de cet ami des dieux.
 Déjà le chèvrefeuil, cher aux âmes sensibles,
 Embrasse le tombeau de ses branches flexibles ;
 Tandis que le laurier, noble prix des talens,
 Dresse avec majesté ses rameaux éclatans.
 Je veux de peupliers y former un bocage ;
 Venez, enfans de l'air, en habiter l'ombrage ;
 Peuple timide et doux dont il aimoit la voix,
 De vos tendres concerts charmez encor ces bois ;
 Venez y voltiger loin des regards profanes ;
 Vos jeux, votre bonheur y plairont à ses mânes.

Si le sort complaisant, surpassant mes souhaits,
 Eût voulu m'accorder de plus riches guérets,
 Des taillis étendus et de gras pâturages,
 J'aurois, dans mes jardins, rassemblé les images
 De ces mortels chéris, qui, secondés des dieux,
 Ont chanté la nature en vers harmonieux.
 Hésiode et Rosset, de la main de Cybèle,
 Recevroient tous les deux une palme immortelle.
 Comme un orme élevé voit jusqu'à sa hauteur
 Croître un brillant ormeau dont lui-même est l'auteur,
 Ainsi le grand berger de l'antique Mantoue
 Auroit à ses côtés Delille qu'il avoue.
 Théocryte et Gessner, tenant leurs chalumeaux,
 Présideroient encore aux danses des hameaux.
 J'irois voir chaque jour notre bon Lafontaine.
 Et toi, chantre des mois, à ta muse hautaine,
 Digne d'un autre tems et d'un destin meilleur,
 Je consacre un berceau, gage de ma douleur.
 Masson, Marnésia de mon frais paysage
 Sembleroient dessiner l'élégant assemblage.
 Fontanes orneroit le fertile verger,
 Et Parry de mes fleurs se verroit ombrager.

Près d'un torrent fougueux, sous des bois prophétiques,
Thompson entonneroit ses sublimes cantiques.

Bernis de lacs d'amour uniroit les saisons ;

Et sur un beau tapis de verdoyans gazois,

Saint-Lambert, inspiré par la philosophie,

Présenteroit aux grands la charrue ennoblie.

HEUREUX qui près de soi réunit ces tableaux !

Plus heureux qui jouit du fruit de leurs travaux ,

Se plaît à leurs écrits , et, dans sa solitude ,

De leurs sages discours fait sa plus chère étude !

Ses désirs ne vont point au-delà du vallon

Où le soleil naissant éclaire sa maison ,

Du jardin rafraîchi par l'eau de la colline ,

Et de l'ombrage épais de la forêt voisine.

QUELQUEFOIS dans l'été , si l'aube du matin

Promet en se levant un jour pur et serein ;

A sa compagne uni , vers le bois il s'avance ,

Et leur fils jeune encor en courant les devance.

Des mets simples et doux avec eux apportés ,

Sur le gazon fleuri par leurs mains apprêtés ,

Leur procurent sans frais des plaisirs préférables

A l'art coûteux et vain des plus superbes tables.

Tout rit à leurs regards , et ce commun bonheur
 Augmente encor celui qu'ils portent dans leur cœur ;
 Il semble que pour eux , sous ces ombres propices ,
 L'âge d'or renaissant épuise ses délices.

L'HIVER de ses plaisirs vient varier le cours.
 De son asyle aux fleurs il prête le secours ,
 Et malgré les frimats s'environne d'ombrage.
 Il partage les soins du champêtre ménage ,
 Soins d'agrémens remplis , travaux légers et doux ,
 Quand l'estime et l'amour unissent deux époux.
 Avec quels yeux il voit nos grandeurs éphémères ,
 Nos plaisirs apparens , nos réelles misères !
 Chaque jour , sur les flots de ce monde orageux ,
 Contemplant des mortels les débris malheureux ,
 Il s'applaudit d'avoir , dans ce commun naufrage ,
 Confié ses destins au tranquille rivage.

Pour charmer ses loisirs au retour de la nuit ,
 Guidé par Tournefort , du sein de son réduit
 Il voyage , il parcourt les îles de la Grèce ;
 Et Samos , le berceau de l'antique sagesse ;
 Et la terre fameuse où Minos commanda ;
 Les verts sommets du Cynthe et les forêts d'Ida.

Qu'il aime à retrouver les plantes dont Homère
Célèbre dans ses chants la vertu salutaire ,
Et que les dieux eux-même ont daigné quelquefois ,
Pour guérir les héros , arracher dans ces bois !

PHILOSOPHE sans faste et d'un commerce aimable ,
Tantôt il réunit ses voisins à sa table ;
Avec grace tantôt il se rend à leurs vœux ,
Et sous leur toit charmé va s'asseoir avec eux.
Dans leur société la satire et l'envie
Ne troublèrent jamais leur touchante harmonie :
L'un parle des présents que nous fait la saison ;
Celui-là de l'espoir d'une riche moisson ;
L'autre de nos succès que la gloire publie ,
Et l'on boit à plein verre au vainqueur d'Italie.

Il dispense avec joie aux jardins d'alentour
Les rares végétaux qui parent son séjour ;
Il enrichit le sol , et par des soins prospères
L'accoutume à porter des plantes étrangères.
Là , d'un terrain fangeux , d'un marais croupissant ,
La culture à sa voix forme un pré fleurissant ;
Ici , le sable apprend à devenir fertile ,
Et le cytise ombrage ou la craie ou l'argile.

Les champs, mieux cultivés, par des présens plus beaux
Se plaisent tous les ans à payer ses travaux :

Ses utiles leçons animent la contrée ;

La terre, croit revoir le règne heureux d'Astée.

A ces jours fortunés, à ces rians destins,
Comparez maintenant vos troubles, vos chagrins,

Vous que l'ambition d'un feu livide et sombre
Embrâse dès l'aurore, et consume dans l'ombre ;

Qui, de rivaux jaloux à toute heure pressés,
Les déchirez des traits dont ils vous ont percés,
Et, même en triomphant de leur foule importune,

Voyez, près de l'atteindre, échapper la fortune.

Vous cherchez le bonheur : il est dans ce vallon,
La faucille à la main il coupe sa moisson.

Vous cherchez le bonheur : dans ces vertes prairies,
Il promène à son gré ses douces rêveries ;

Où sous l'ombre d'un saule, au bord de ces étangs,
Il repose, entouré de songes caressans.

D'AUTRES, dans les excès abrégeant leurs années,
Oseront murmurer contre les destinées ;

Accuseront la mort dont le coup imprévu

Va trancher de leurs jours l'inutile tissu ;

Succès d'épouvante en ce moment terrible, et
 Tremblent à l'aspect d'un avenir horrible.
 Ce sage, qui du tems fait un si digne emploi,
 Verra le but fatal sans plainte et sans effroi,
 Et comme d'un banquet plein de magnificence,
 Sortira de la vie avec reconnoissance.

AINSI, la lyre en main, foulant les vains desirs,
 Sur des bords peu connus j'employois mes loisirs.
 J'essayois d'opposer à la fureur des armes
 De la nature en paix les bienfaits et les charmes.
 Aux maux de ma patrie, interdit et sans voix,
 J'ai vu souvent ma lyre échapper de mes doigts ;
 Puis, semblable à l'oiseau qui chante après l'orage,
 J'allois de nouveaux sons récréer le rivage.
 O toi, chère Debieu, toi que mon cœur épris
 Sous le nom d'Eliza plaça dans ces écrits,
 Permets que ton ami t'unisse à sa mémoire,
 Et partage avec toi sa périssable gloire.

Fin du Chant quatrième.

NOMÉNCCLATURE LINÉENNE DES PLANTES

Dont il est parlé dans le quatrième Chant.

- LE CÈDRE, *pinus cedrus*.
- L'OSIER, *salix vitellina*.
- LE MYRTE, *myrtus angustifolia*.
- LE BANANIER, *musa paradisiaca*.
- L'herbe de Parana,
OU HERBE DU PARAGUAY, ni décrite, ni nommée ;
voyez la note.
- La feuille des Chinois,
- LE THÉ, *thea bohea, viridis*.
- LE LAZER, inconnu aux modernes ; *voyez la note.*
- LE BAUME D'ARABIE, *amyris opobalsamum, gileadensis*.
- LE SAULE, *salix herbacea, lapponum*.
- LE BOULEAU, *betula nana*.
- LE LIERRE, *hedera helix*.
- LE PIN, *pinus abies, picea, sylvestris, etc.*
- L'AJONC, *ulex europaeus*.
- LA CHARMILLE, *carpinus betulus*.
- LE GENIÈVRE, *juniperus communis*.
- LE HOUX, *ruscus aculeatus*.
- LE GÉNÉT, *genista scoparia*.
- LE COUDRE, *corylus avellana*.

138 NOMENCLATURE LINÉENNE.

LE BOULEAU , *betula alba*.

L'AUNE , *betula alnus*.

LA FONTINALE , *fontinalis antipyretica*.

LE LYCOPODE , *lycopodium clavatum*.

LE PIN DE VIRGINIE , *pinus canadensis*.

LE CYPRÈS , *cupressus sempervirens*.

LE CHÈVREFEUILLE , *lonicera sempervirens*.

LE PEUPLIER , *populus nigra* , *alba*.

L'ORME , *ulmus campestris*.

LE CYTISE , *cytisus laburnum*.

*Animaux , oiseaux , amphibies , poissons ,
insectes.*

PHILOMÈLE OU LE ROSSIGNOL , *motacilla lusciniæ*.

L'ÉLAN , *cervus alce*.

LE LOUP , *canis lupus*.

L'OURS , *ursus arctos*.

LE PÉTREL , *procellaria antarctica*.

LE LION D'AMPHITRITE ; OU LION MARIN , *phoca
jubata*.

L'OURS MARIN , *phoca ursina*.

LE PINGOIN , *alca torda*.

LE MERLE , *turdus merula*.

LA LOXIE , *loxia curvirostra*.

LA PERDRIX , *tetrao perdix*.

Fin de la Nomenclature linéenne.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

(NOTE 1.)

L'herbe de Parana.

CETTE production végétale , que l'on nomme communément l'herbe du Paraguay, est la feuille d'un arbre de moyenne grandeur , lequel n'a été ni décrit , ni observé par aucun botaniste. Cet arbre est particulier au Paraguay ; il se plaît dans les fonds marécageux , entre les montagnes. Sa feuille , employée à la manière du thé , est d'un usage général dans l'Amérique méridionale.

(NOTE 2.)

Le lazer de Lybie.

LE lazer , *lazerpitium* ou *silphion* est une plante fameuse dans l'antiquité , et qui depuis long-temps a échappé aux recherches des modernes. Il paroît qu'elle ne croissoit qu'en Lybie , proche la grande Syrte , aux environs de Cyrène. Il fut défendu dans les premiers temps , par une ordonnance publique , d'en emporter hors du pays. Dans la suite les Cyréniens se relâchèrent : mais comme cette plante s'accoutumoit difficilement à un autre terrain , et qu'elle y perdoit de sa qualité , la gomme du lazer de Cyrène n'en garda pas moins son prix dans le commerce où elle se

vendoit au poids de l'argent. On la conservoit dans le trésor public des villes avec les matières les plus précieuses. L'histoire nous apprend que César enleva quinze cents livres de lazér du trésor de Rome, lorsqu'il le força après la fuite de Pompée. La médecine l'employoit tant intérieurement qu'extérieurement. Elle faisoit aussi usage des autres parties de la plante. La tige, mangée bouillie ou cuite sous la cendre, étoit un purgatif aussi doux qu'efficace; et la racine, prise en breuvage, un excellent contre-poison. Les feuilles mêmes, mêlées avec la salade, fortifioient l'estomac et parfumoient l'haleine. On reverra ici, avec plaisir sans doute, les conjectures de Bernardin de Saint-Pierre sur l'absence de cette plante.

Indépendamment, dit-il, des plantes propres à chaque site, et qui y sont sédentaires, il y en a qui voyagent et qui ne font que parcourir la terre. Ces pérégrinations se conçoivent aisément, si l'on suppose, comme c'est la vérité, que plusieurs d'entr'elles ne donnent leurs semences que quand certains vents réguliers soufflent, ou à certaines révolutions des courans de l'océan. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il faut mettre dans ce nombre plusieurs plantes connues des anciens, et que nous ne trouvons plus aujourd'hui. Tel est entr'autres le fameux *lazarpitium* des Romains, qui achetoient son jus, appelé *lazer*, au poids de l'argent. Cette plante, suivant Pline, croissoit aux environs de la ville de Carène, en Afrique; mais elle

étoit si rare de son temps, qu'on n'y en voyoit presque plus. Il dit qu'on en trouva encore une sous le règne de Néron, et qu'elle fut envoyée à ce prince comme une grande rareté. Nos botanistes modernes croient que le *lazerpitium* est la même plante que le *silphium* de nos jardins. Mais il est évident qu'ils se trompent; d'après les descriptions que les anciens, entr'autres Pline et Dioscoride, nous en ont laissées. Pour moi, je ne doute pas que le *lazerpitium* ne soit du nombre des végétaux destinés à parcourir la terre, d'orient en occident, et d'occident en orient. Il est peut-être à présent sur le rivage occidental de l'Afrique, où les vents d'est auront porté ses semences; peut-être aussi, par les révolutions du vent d'ouest, sera-t-il revenu au même lieu où il étoit du temps d'Auguste, ou qu'il aura été porté dans les campagnes d'Ethiopie, chez des peuples qui n'en connoissent pas les propriétés prétendues admirables. Pline cite encore plusieurs autres végétaux qui nous sont également inconnus aujourd'hui. Nous observerons que ces apparitions végétales ont été contemporaines de plusieurs espèces d'oiseaux voyageurs, qui ont pareillement disparu. On sait qu'il y a plusieurs classes d'oiseaux et de poissons qui ne font que parcourir la terre et les mers; les uns, dans une certaine révolution de jours; les autres, au bout d'un certain période d'années. Plusieurs plantes peuvent être soumises aux mêmes destins. Cette loi s'étend même jusques dans les cieux, où il nous apparaît de temps

en temps quelque astre nouveau. La nature, ce semble, a disposé ses ouvrages de manière qu'elle a toujours en réserve quelque nouveauté pour tenir l'homme en haleine. Elle a établi, dans la durée et l'existence des différens êtres de chaque règne, des concerts d'un moment, d'une heure, d'un jour, d'une lune, d'une année, de la vie d'un homme, de la durée d'un cèdre, et peut-être de celle d'un globe : mais celui-là n'est sans doute connu que de l'Être suprême.

(NOTE 3.)

Le baume d'Arabie.

L'ARBRISSEAU qui nous fournit cette précieuse liqueur est rentré aujourd'hui dans sa terre natale; on ne le voit plus ni en Egypte, ni en Palestine; il ne se trouve que dans l'Arabie. Les deux espèces que l'on y a observées ne diffèrent que par le feuillage. Celle qu'on nomme *amyris opobalsamum* porte des feuilles ternées; les feuilles de l'autre, qui s'appelle *amyris gileadensis*, sont pinnées ou en forme d'ailes. Leur port, du reste, et leurs vertus sont parfaitement semblables.

(NOTE 4.)

De lugubres pétrels font parmi les orages
Entendre quelquefois leurs cris durs et sauvages.

LES pétrels antarctiques, dont il est ici question, ne se trouvent que dans les hautes latitudes australes, et lorsque les autres oiseaux du même genre ne

paraissent plus. Ils ont la tête et l'avant du corps bruns. Les pétrels, en général, n'habitent la terre que dans le temps de leur ponte. Ils s'enfouissent alors dans des trous sous les rochers, au bord de la mer, y nourrissent leurs petits, et s'y retirent toutes les nuits. Ils font entendre du fond de ces trous leur voix désagréable que l'on prendroit pour le croassement d'un reptile. Une particularité, ajoute Buffon, dont il est bon que les dénicheurs de ces oiseaux soient avertis, c'est que quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli; ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur; et comme leurs nids sont le plus souvent sur des côtes escarpées, dans des fentes de rochers à une grande hauteur, l'ignorance de ce fait a coûté la vie à quelques observateurs.

(N O T E 5.)

Des lions d'Amphitrite attire les troupeaux.

Le lion marin est un animal qui pèse environ quinze cents livres, et qui peut avoir douze pieds de long lorsqu'il a pris son accroissement. La femelle est plus mince et plus petite. Le mâle porte, comme le lion terrestre, une crinière de poils épais, jaunes et ondoyans, qui se hérissent lorsqu'il est irrité. Il est toujours accompagné d'un nombre de femelles, plus ou moins considérable, selon sa force et les victoires qu'il a remportées. Car les mâles se livrent de longs et sanglans combats pour

la possession d'une maîtresse. Ils se battent même assez souvent pour la conservation de leur domicile qui n'est qu'une grosse pierre placée d'ordinaire dans le voisinage de la mer. Ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent à l'aide des nageoires de devant qui leur servent de pieds; mais ils nagent avec beaucoup de vitesse et de légèreté, et ils peuvent demeurer long-temps sous l'eau sans respirer.

(N O T E 6.)

Reposc Pour marin. Cet animal pèse à-peu-près huit cents livres, et sa longueur est de huit à neuf pieds. Sa gueule est garnie de longues moustaches et armée de dents très-pointues. Il marche sur la terre comme le lion marin, mais un peu moins pesamment, et vit, comme lui, en grandes familles.

(N O T E 7.)

Tandis que les pingoins, aux ailerons pendans, viennent creuser leurs nids dans les sables mouvans.

Cet oiseau, que Buffon appelle le grand manchot, porte, au lieu d'ailes, deux espèces de membranes qui lui tombent de chaque côté, comme de petits bras. Il est de la taille de l'oie; son cou est gros, et court, sa peau dure et épaisse. Il a le corps revêtu d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisans, et qui forment comme une cotte de maille impénétrable.

à l'eau. Il habite les mers australes, et se trouve sur la plupart des portions de terre les plus avancées vers le pôle antarctique.

(NOTE 8.)

Imiter l'habitant de ces côtes sauvages

D'où l'œil observateur voit au-dessus des mers

Le nouvel hémisphère étendre ses déserts.

C'EST à 66 degrés de latitude septentrionale que les deux continens s'approchent de plus près : la largeur du détroit n'y est que de 13 lieues. Les habitans d'une partie de la côte située en Asie, les Kamtchadales, ont une connoissance parfaite de toutes les plantes de leur péninsule, des propriétés et des usages de tous les végétaux qui y croissent. Une de leurs principales nourritures végétales est la saranna, *lilium Kamtchatcense*. La racine est à-peu-près de la grosseur et de la forme d'une gousse d'ail, mais elle est plus ronde, et elle a de même quatre ou cinq gousses réunies ; elle est très-abondante, et c'est une production spontanée de la nature : les femmes la recueillent au commencement d'août, elles la sèchent ensuite au soleil et la mettent en réserve. On l'apprête de différentes manières ; grillée dans les cendres chaudes, elle tient lieu de pain ; cuite au four et pilée, elle remplace la fleur de farine et les pâtes de toute espèce. Elle a un goût aigrelet et agréable. La seconde plante est l'herbe douce, *heracleum*

sibiricum. Elle a en effet la douceur du sucre. Elle formoit la partie principale de tous leurs mets avant l'invasion des Russes ; on ne l'emploie depuis qu'à la distillation. Ils tirent un grand parti du bouleau ; ils boivent sans mélange l'agréable liqueur qu'il fournit ; ils font avec l'écorce tous les vases et les plats nécessaires à leur cuisine et à leur ménage : le bois leur offre d'ailleurs la matière première de leurs traîneaux et de leurs canots. Un autre voyageur ajoute qu'ils tirent de cette écorce un mets très-sain et très-agréable ; qu'ils l'enlèvent par éclats lorsqu'elle est jeune et verte , et qu'après l'avoir découpée en petits filets , semblables à ceux du vermicelle , ils la laissent fermenter dans le suc du bouleau , et la mangent avec du caviar ou œufs d'esturgeon salés. Ces peuples avouent avec reconnaissance qu'ils doivent à l'ours le peu de progrès qu'ils ont fait jusqu'ici dans les sciences et dans les arts. Ils disent qu'ils lui doivent tout ce qu'ils savent de médecine et de chirurgie ; qu'ayant remarqué l'espèce d'herbe qu'emploie cet animal pour panser ses blessures , et celles dont il se nourrit lorsqu'il devient malade ou languissant , ils ont appris à connoître la plupart des simples qui leur servent de remèdes ou de cataplasmes ; mais ce qui est encore plus singulier , ils conviennent que les ours sont aussi leurs maîtres de danse. Les pas et les mouvemens de cet animal se trouvent en effet dans toutes leurs danses. *Voyages de Cook.*

(N O T E 9.)

Vous verrez la loxie attacher aux rameaux
Et de son bec croisé façonner ses berceaux.

LA loxie ou le bec-croisé est un oiseau de la grosseur à-peu-près d'une alouette. La couleur du mâle adulte est d'un rouge tirant sur le rose ; celle de la femelle et des petits est le plus souvent olivâtre. Il ne se plaît que dans les forêts noires de pins et de sapins. Il est très-friand de leurs graines qu'il retire adroitement, à l'aide de son bec, des pommes ou cônes qui les contiennent. L'hiver est pour lui le temps du bonheur. Ses amours ne commencent, ses chants ne se font entendre que dans cette saison. Il établit son nid sous les plus hautes branches des pins ; il trouve sur les mêmes arbres la résine avec quoi il l'attache, les petites branches et la mousse dont il le construit, le lichen fleuri dont il le tapisse. Ses œufs sont blanchâtres, marqués de sang vers le gros bout.

(N O T E 10.)

Que le faite élevé des pins de Virginie,
Ou que le cèdre altier qui depuis mille hivers
Couronne le Liban de ses ombrages verts.

LA plus éclatante parure de la terre, durant la saison des frimats, est cette haute et nombreuse famille végétale qui renferme, sous le nom d'arbres résineux conifères, les pins, les sapins, les cyprès et les thuya.

Deux caractères distinguent les pins et les sapins :

Les feuilles du sapin sont toujours solitaires ou séparées les unes des autres, et les écailles de ses fruits sont amincies à leur extrémité. Les feuilles du pin, au contraire, sont réunies plusieurs ensemble dans des fourreaux membraneux; les écailles de ses cônes sont élargies par le bout, et taillées à-peu-près en forme de diamant.

A la tête des pins doit être placé sans contredit, pour sa durée, sa majestueuse beauté, son juste et ancien renom, celui qu'on appelle cèdre du Liban. On a cru long-temps qu'il ne croissoit que sur le mont Fameux dont le nom semble inséparable du sien; mais on l'a trouvé depuis sur différentes chaînes de montagnes dans l'Asie mineure, et récemment dans plusieurs cantons de la Sibérie. Tschudi, dans son excellent *Traité des Arbres résineux comifères*, a eu tort d'avancer, sur la foi de Miller, que le cèdre ne montoit pas beaucoup, mais qu'il étendoit au loin ses branches, et de citer à l'appui de cette assertion, ce que dit le Psalmiste d'un peuple florissant : il s'étendra comme les rameaux du cèdre; car, quoique cet arbre déploie un vaste et magnifique ombrage, il ne s'en élève pas moins à une telle hauteur que l'œil peut à peine appercevoir sa tête. Ainsi cette autre image,

Pareil au cèdre, il portoit dans les cieux

Son front audacieux.

n'a pas moins de justesse que la première.

Après le cèdre, le pin cultivé ou pin d'Italie est un

des plus intéressans , à cause de ses propriétés alimentaires. On sert ses amandes sur la table ; la pharmacie en faisoit aussi usage avant qu'elle eût adopté les pistaches. Les Chinois ont multiplié chez eux cet arbre ; il est cultivé en Italie , en Espagne , dans le midi de la France , en Angleterre même où il réussit à l'abri des vents froids.

Les pins les plus recherchés sont ensuite celui d'Ecosse , dont le bois est très-propre aux constructions navales , et le pin du lord Weymouth qui rachète son peu d'utilité par la beauté de sa forme pyramidale , l'élévation de sa tige et l'agrément de son feuillage.

Pallas a observé dans la Sibérie que le tonnerre ravageoit rarement les pins ; que , lorsqu'ils étoient pourtant frappés de la foudre , le coup n'agissoit qu'en serpentant de la cime vers le bas , et dépouilloit seulement l'arbre de son écorce , tandis que le bouleau étoit fort exposé aux effets du tonnerre qui le cassoit souvent par le milieu.

Le mélèze ou larix , que l'on range aussi parmi les pins , perd ses feuilles en hiver ; mais son bois surpasse en force celui de tous ses congénères , hormis le cèdre. On trouve en été sur le tronc des jeunes mélèzes , et sur les branches des vieux , une manne précieuse qui a la forme de petits grains blancs , et qui se dissipe au lever du soleil. C'est encore de cet arbre que se tire la vraie térébenthine de Venise.

On compte deux espèces principales de thuya , celle

dont parle Théophraste , ou le thuya de la Chine , et le thuya du Canada qui fut apporté en France sous François I^{er}. Les feuilles en sont écailleuses , et c'est sur leur revers que naissent les cônes.

Les feuilles du cyprès sont plates et couvertes aussi d'écailles. Celui qui étend horizontalement ses rameaux, le même que les anciens appelloient cyprès mâle , a produit autrefois , par le moyen des exhalaisons balsamiques qu'il répand , les plus salutaires effets dans les maladies de la poitrine. Cet arbre se plaisoit tellement dans la crête , qu'il suffisoit , dit Pline , de remuer la terre pour faire naître un cyprès. On envoyoit les poitrinaires dans cette île , où ils ne tarديوient pas à recouvrer la santé , par la seule vertu de l'air parfumé qu'ils respiroient.

Fin des Notes du quatrième et dernier Chant.

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts



